REDACTION
49 Avenue Howard,
Edmonton

Ce journal est publié tous les Jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."

Abonnement annuel:
Canada $1.00
Etats-Unis 1.50
Europe . . . . 10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées
Boite postale 98. Tél. 1675
Edmonton

Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 48 — EDMONTON, JEUDI, T, JEUDI, 5 SEPTEMBRE, 1912. — FONDE EN 1905.

LE CHEMIN DE FER D'ATHABASCA

LA MISE EN SERVICE D'UN TRAIN REGULIER ENTRE EDMONTON ET ATHABASCA LANDING OUVRE UNE ERE NOUVELLE DANS L'HISTOIRE DES COMMUNICATIONS AVEC LE NORD.

Mardi dernier la Compagnie de chemin de fer Canadian Northern a inauguré un service régulier de trains sur son embranchement Edmonton - Athabasca Landing. Ces trains circuleront trois fois par semaine dans chaque sens; les départs d'Edmonton s'effectueront les mardis, jeudis et samedis de chaque semaine; au retour les trains partiront d'Athabasca Landing les lundis, mercredis et vendredis.

La mise en service de trains réguliers entre Athabasca Landing et Edmonton marque une ère nouvelle dans l'histoire du développement de la région du Nord. Il sera désormais facile pour les colons et les prospecteurs d'atteindre l'extrémité sud de l'immense réseau fluvial d'Athabasca-Mackenzie qui couvre un territoire d'environ 2000 milles de long sur 500 milles de large. Cette immense région, si fertile en ressources agricoles et minières, sera dans quelques mois—grâce aux moyens de communication plus rapides,—sillonnée de milliers de gens avides de profiter des avantages de cette nouvelle province, où tout est encore à faire et qui, par cela même, est si tentante pour des milliers.

Encore que la distance entre Edmonton et Athabasca Landing ne soit pas considérable, — 90 milles, — elle était suffisante néanmoins, pendant la saison pluvieuse pour être un obstacle presque insurmontable aux communications avec la région du nord. Et cela était tout particulièrement vrai lorsqu'il s'agissait du transport vers le nord des approvisionnement d'hiver ou des lourdes machines destinées aux entreprises de recherches du pétrole, de l'asphalte, du charbon, etc.

Il y aurait un chapitre intéressant à écrire pour montrer l'énergie des pionniers du nord, des croyants en sa richesse minière, qui n'hésitaient pas à s'engager en des routes défoncées avec des chariots grinçants sous la charge de machineries pesant parfois plusieurs tonnes.

La route d'Edmonton à Athabasca Landing fut le théâtre de nombreux accidents au cours des dix années qui viennent de s'écouler, les squelettes de chevaux que l'on trouve de place en place en témoigne trop éloquemment.

Désormais les chargements les plus lourds pourront être amenés commodément à Athabasca Landing, jusqu'au quai où des barges les recevront pour les transporter par voie d'eau vers Grouard et Fort McMurray. C'est encore une période héroïque de l'histoire de la civilisation du Nord-Ouest qui prend fin.

Il peut paraître intéressant de savoir au juste quel est le réseau fluvial avec lequel la capitale d'Alberta vient d'être reliée par la nouvelle voie ferrée; ce réseau comprend plus de trois cents milles de navigation ininterrompue vers Grouard, à l'ouest; au nord les barges peuvent remonter jusqu'au Fort Smith, situé à 500 milles d'Athabasca Landing; de Fort Smith, après un portage de 16 milles les bateaux peuvent atteindre, pendant quatre mois de l'année, l'Océan Arctique; de plus les bateaux venant de l'Athabasca peuvent remonter le cours inférieur de la rivière La Paix, depuis le lac Athabasca jusqu'à un point situé à 200 milles en amont.

On peut aussi se faire une idée du nouveau territoire accessible d'Edmonton par bateau et voie ferrée.

St-Albert, Morinville, Legal, Clyde, etc., localités situées sur la voie ferrée d'Athabasca bénéficieront d'un service plus régulier que par le passé. On peut prévoir que Grouard, la future capitale de la province du Nord, bénéficiera également de ce service. Avec le service régulier des bateaux de la Cie Northorn Transportation et le train tri-hebdomadaire du C. N. R. Grouard est désormais d'un accès facile et les voyageurs vont y affluer dans des proportions insoupçonnées.

Un syndicat anglais dépensera des sommes considérables dans la Compagnie "Cape Breton Coal, Iron and Railway".

* * *

Des efforts énergiques sont faits afin de faire venir des moissonneurs des Etats-Unis pour la récolte et les battages dans l'Ouest.

* * *

Les inspections des grains à Winnipeg durant la semaine finissant le 31 juillet, ont donné les résultats suivants: 2,262 wagons, dont 1,427 de blé, 518 d'avoine, 62 d'orge et 225 de lin.

LES FETES DE CALGARY

LES FETES DE CALGARY, EVOCATRICES DES ANCIENS JOURS DU NORD-OUEST ATTIRENT UNE FOULE EVALUEE A PLUS DE 50,000 PERSONNES. — DES AMAZONES INTREPIDES.

Calgary, 3 — Les fêtes originales de Calgary, organisées pour évoquer les anciens jours de l'Ouest, ont été ouvertes au milieu d'une affluence énorme de visiteurs. Près de 30,000 personnes avaient pris place sur les estrades lorsque les premiers cowboys, montés sur des chevaux rétifs ont fait leur apparition au parc Victoria. Parmi les visiteurs beaucoup étaient venus des Etats-Unis, de Colombie Britannique, du Manitoba et de Saskatchewan.

Mlle Lucile Mulhall, d'Oklahoma, a pris au lasso et a terrassé un taureau en 42 secondes. Le "Broncho busting contest" auquel prirent part six "cowgirls" obtint un grand succès, aucune des cavalières ne fut désarçonnée. Le défilé des cowboys et des Indiens, qui eut lieu le matin, obtint un grand succès.

EN TOURNEE AU CANADA

Un groupe de capitalistes anglais visitera nos industries et les travaux d'irrigation d'Alberta

Montréal, 4—Un nouveau groupe d'une quarantaine de financiers et de capitalistes anglais est arrivé à Montréal samedi soir, à bord du "Virginian," de la ligne Allan. Les visiteurs ont à leur tête M. A. Greenfell, le président de la "Canadian Agency" et s'en viennent au pays dans le but de se renseigner personnellement sur les ressources de notre pays et tout particulièrement de visiter les entreprises dans lesquelles leurs capitaux sont engagés. Après une journée passée à visiter la ville, les voyageurs partiront ce soir pour Ottawa et de là se dirigeront vers Sault Sainte-Marie, pour y faire l'inspection des aciéries de la "Lake Superior Corporation." Ces établissements consistent en d'immenses aciéries et moulins à pulpe considérables. De là, les visiteurs se rendront dans l'Alberta, faire une tournée d'inspection des travaux d'irrigation qu'y fait actuellement la "Southern Alberta Land Co." dont le président est Sir Donald Lane, qui est au nombre des excursionnistes. Les terres que possède la compagnie couvrent une superficie de près de 430,000 acres. L'eau pour les fins d'irrigation, y est amenée de la rivière Bow, à un réservoir construit près du lac McGragor, une distance de 22 milles. Parmi les membres de ce groupe, nous relevons les noms de Sir Wm Garstein, un des directeurs de la Cie du Canal de Suez, Earl Stanhope, Sir Arthur Lawley, et M. Henry Vivian, déjà connu à Montréal pour ses conférences sur l'embellissement des villes, il y a une couple d'années.

BUREAU DE COLONISATION D'ALBERTA

Malgré que la saison soit avancée, le courant d'immigration vers l'Ouest est loin de ralentir; nos compatriotes arrivent toujours aussi nombreux de la province de Québec et des Etats-Unis. On signale même, cette semaine encore, l'arrivée de colons venant de France.

Voici la liste des nouveaux arrivés de la semaine qui nous est communiquée par le Bureau de Colonisation canadien-français d'Alberta:

MM. Alfred Ringuette, Porcupine, Ont.
J. Boissonnault, Porcupine, Ont.
Jos. Archambault, St-Gabriel de Brandon, Qué.
Horace Cartier, Yamaska, Qué.
Jules Canard, Rivière du Loup, Qué.
Jos. T. Gascon, Terrebonne, Q.
M. et Mme Dagenais, Montréal.
Oscar Lanctôt, Montréal.
M. et Mme Joseph Pegorari, Montbéliard, France.
Louis Robert, Montbéliard, France.
Georges Dupuy, Brouage, France.

Les autres visiteurs s'étant inscrits au bureau de colonisation sont:

MM. Jos. Dorval, Lamoureux, Alta.
Wilfrid Cloutier, Lafond, Alta.
Cornelius Lachambre, Strathcona.
J. O. Pilon, Strathcona.
Thos. Bilodeau, St-Vincent, Alta
Alcide Bérubé, Beaumont, Alta.
Mme Ch. Pelletier, Elm Park, Alta.
F. Gauthier, Edmonton.
J. Bacon, Edmonton.
C. A. Anderson, Edmonton.
Ag. Kirouac, Edmonton.
G. A. Dion, Edmonton.
J. G. Côté, Edmonton.
Robert Picard, Edmonton.
L. Picard, Edmonton.

SIR WILFRID EST ATTENDU

LES FERMIERS DE L'OUEST, RECONNAISSANT LE DEVOUEMENT DE SIR WILFRID LAURIER A LEUR CAUSE FERONT UNE RECEPTION ENTHOUSIASTE AU CHEF LIBERAL.

Moose Jaw, Sask., 4 — Sir Wilfrid Laurier est attendu par la population de la ville et des environs. Il peut être assuré d'une enthousiaste réception lorsqu'il viendra ici le mois prochain. Les conservateurs eux-mêmes tiendront à honneur de faire au grand Canadien la réception qu'il mérite.

Le prestige de Sir Wilfrid est si grand dans l'Ouest que certains fermiers ont été déçus de voir se passer la session dernière sans que le chef de l'opposition libérale mit le premier ministre dans une position intenable.

L'élément agricole, qui constitue l'immense majorité de la population de la province, attend avec une curiosité sympathique les déclarations que ne manquera pas de formuler le chef de l'opposition libérale à Ottawa, sur sa politique douanière. Les fermiers se rendent compte que le blé se vend dix sous plus cher le boisseau à Duluth qu'à Winnipeg et que le prix du transport, de leur terre à ces deux villes est sensiblement le même. Ils se rendent compte en plus que le blé est plus facilement transportable aux Etats-Unis qu'à l'est de Winnipeg. Ils se rendent compte enfin que les articles manufacturés leur sont vendus à des prix exorbitants.

Un courant d'opinion se produit dans la classe agricole de la province, qui est on ne peut plus favorable à Sir Wilfrid. On se rend mieux compte aujourd'hui des avantages que comporte la politique des marchés plus larges: Laurier and wider markets" est de plus en plus le mot qui résume les aspirations légitimes des fermiers de l'Ouest canadien.

Pour ces rudes agriculteurs préoccupés surtout de s'enrichir, de tirer le meilleur parti de leurs récoltes, la question de la marine est secondaire.

D'après le correspondant québecois du "Devoir," les députés conservateurs français de la province de Québec auraient signé une requête demandant la retraite du ministre des Postes, l'hon. L. P. Pelletier. Cette requête serait présentée à l'hon. M. Borden, dès son retour d'Europe.

UNE COMPAGNIE D'ELEVATEURS

Calgary, 2 — Des capitalistes, au nombre desquels se trouve M. R. B. Bennet, député fédéral, viennent de se rendre acquéreurs des compagnies d'élévateurs suivantes: Alberta Pacific Co., West Coast Grain Co. et Globe Elevator Co., soit en tout 80 élévateurs situés dans la province d'Alberta. Le prix d'achat n'a pas été mentionné, mais on l'estime à plusieurs millions de dollars.

Les acquéreurs de ces compagnies se proposent de construire de 100 à 150 élévateurs en Alberta avant l'ouverture du canal de Panama. L'élévateur le plus considérable des 80 qui viennent d'être achetés est celui de la Globe Co., situé à Calgary; il a une capacité de 400,000 minots. Tous ces élévateurs seront mis en état pour recevoir la récolte de cette année.

UNE CHAMBRE DE COMMERCE A ST-PAUL DES METIS

Les hommes d'affaires de St-Paul des Métis, Alta, viennent de fonder une chambre de commerce pour travailler aux progrès de leur prospère petite ville.

Nous les félicitons vivement de leur esprit d'initiative. Cette innovation ne pourra que collaborer dans une large mesure à assurer à St-Paul le rang auquel cette localité a droit parmi les autres villes de la province d'Alberta.

Un grand nombre d'hommes d'affaires de St-Paul assistaient à la première assemblée de la nouvelle chambre de commerce.

Voici les noms des membres du bureau exécutif:

Président: M. W. Brunelle; viceprésident, J. U. Thibaudeau; sec.-corr., Geo. Laurier; sec.-trés. M. Eug. Guertin. Directeurs: MM. J. C. Hoolahan, Ed. Brosseau, M. C. Duquette, E. F. Trudel, M. Massicotte, P. Charron, et plusieurs autres dont nous n'avons pu nous procurer les noms,

---

Nous informons le public de langue française que M. Fortin ouvrira très prochainement un magasin d'épicerie au No 938 Kinistino.



LEURS ALTESSES A EDMONTON

LEURS ALTESSES LE DUC ET LA DUCHESSE DE CONNAUGHT ET LA PRINCESSE PATRICIA REÇOIVENT UN CHALEUREUX ACCUEIL DANS LA CAPITALE D'ALBERTA.

Inauguration officielle du Palais Législatif.

Edmonton marquera sans doute l'une des étapes les plus triomphales du voyage dans l'Ouest qu'effectuent actuellement Leurs Altesses Royales le duc et la duchesse de Connaught accompagnés par leur fille la gracieuse Princesse Patricia.

C'est dans une ville en fête que nos hôtes illustres sont arrivés mardi dernier, et les acclamations de 25,000 à 30,000 personnes massées sur le passage du cortège vice-royal ont éloquemment affirmé à Leurs Altesses les sentiments de loyauté britannique de la population de la capitale d'Alberta.

Les principales artères de la ville avaient reçu une décoration du meilleur goût et de place en place des arcs de triomphe du plus gracieux effet avaient été élevés. Le Palais Législatif et la plupart de nos grands édifices offraient durant la nuit un coup d'oeil admirable grâce à une décoration lumineuse d'un saisissant effet.

C'est à dix heures précises mardi matin que le train vice-royal entra en gare d'Edmonton. Accueillies à la descente du train par les principales autorités de la capitale, Leur Altesses furent immédiatement conduites au Palais de Justice où eut lieu la présentation des adresses de bienvenue. Près de vingt mille personnes assistaient à la cérémonie qui fut très courte. Revenus immédiatement à leur train le duc et la duchesse en repartaient vers une heure pour se rendre à la demeure du Lieutenant-Gouverneur où un dîner intime eut lieu.

A trois heures et demie avait lieu la cérémonie d'inauguration du palais législatif de la province d'Alberta; cette cérémonie ne fut malheureusement pas favorisée par la température et il pleuvait à torrent lorsque le duc de Connaught et sa suite arrivèrent au Palais.

Une estrade avait été élevée à l'intérieur du Hall immense et, lorsque Leurs Altesses firent leur apparition une foule énorme, maintenue à grande peine par un cordon de policiers et de soldats avait envahi les moindres places vacantes.

Tous les ministres provinciaux étaient présents, ainsi que plusieurs députés, parmi lesquels nous avons remarqué MM. Frank Walker, P. Gun, J. A. McPherson, les hons. P. Ed. Lessard et A. C. Rutherford, et MM. J. L. Côté, L. Boudreau et T. W. Twedie, pour accueillir les illustres visiteurs à leur arrivée.

Une adresse de bienvenue fut présentée de la part du gouvernement d'Alberta, dans laquelle allusion fut faite aux progrès de la colonisation de l'Ouest et à la loyauté des habitants, qui, bien qu'originaires de toutes les parties du monde, font preuve du plus franc loyalisme à l'ombre du drapeau britannique. Le duc répondit à cette adresse en termes à la fois cordiaux et flatteurs pour l'Alberta, puis une clef d'or ouvrant la haute porte du palais lui fut offerte; cette clef, d'un dessin merveilleux, a été coulée avec de l'or provenant de la Saskatchewan.

Leurs Altesses Royales, suivies des spectateurs privilégiés de cette cérémonie, firent alors une visite complète du somptueux édifice.

Le soir même de l'inauguration du Palais Législatif, un grand dîner était offert par le Lieutenant-Gouverneur aux membres du parlement provincial. Ce dîner était servi dans la salle des séances parlementaires.

Les invités d'honneur étaient le duc et la Princesse Patricia. En plus des ministres et des députés d'Alberta, les juges de la province et différentes personnalités de notre ville avaient été invitées. Ce dîner, suivi d'une réception, fut extrêmement brillant. Les épouses des ministres et des députés assistaient au dîner et toutes eurent l'honneur d'être présentées au duc et à la Princesse. Les toilettes étaient ravissantes et la salle du banquet, merveilleusement décorée, offrait un aspect inoubliable.

La santé du duc fut proposée par l'hon. A. L. Sifton, premier-ministre, et elle fut portée au milieu d'acclamations enthousiastes.

Le vénérable Père Lacombe, le vieux missionnaire d'Alberta, assistait à une place d'honneur, et à l'issue du dîner le duc causa longuement avec lui.

Le programme de la deuxième journée comportait une visite à l'Université d'Alberta et la revue, par le duc, des cadets et des vétérans de l'armée britannique établis dans notre ville.

Dans le cours de l'après-midi, une réception intime fut donnée par Mme Sifton en l'honneur de la duchesse et de la princesse; le soir dîner offert par le président de la Chambre dans ses appartements, au Palais Législatif. Enfin, la série des fêtes fut clôturée par une grande réception civique pour laquelle 4000 invitations furent lancées.

DES BANDITS A VANCOUVER

D'AUDACIEUX CAMBRIOLEURS TENTENT DE DEVALISER UNE BANQUE EN PLEIN JOUR A VANCOUVER; ILS N'HESITENT PAS A FAIRE FEU SUR LA FOULE ET PARVIENNENT A S'ENFUIR.

Vancouver, C.B., 3 — La succursale de la banque de Hamilton, à Cedar Cottage, faubourg de Vancouver, a été, samedi soir, dévalisée par d'audacieux bandits.

Armés jusqu'aux dents, ils étaient au nombre de six. La Sûreté a des raisons de croire que quatre d'entr'eux sont de nationalité italienne. Ils n'ont pu s'emparer que de $400 qui se trouvaient dans la petite caisse du payeur.

M. T. H. Rhodes, directeur de la succursale, put faire jouer à temps une nouvelle sonnerie d'alarme, dont les bandits ignoraient sans doute l'existence. Pris de panique, ils s'enfuirent et le coffre-fort de la banque ne fut pas attaqué.

Les bandits, dès qu'ils furent dehors, constatèrent la présence d'une foule énorme. Sortant leurs revolvers, ils tirèrent à toute volée sur les spectateurs de cette scène peu banale de banditisme en pleine rue, à neuf heures du soir.

Un gardien de la paix du nom de Winters fit feu et la balle de son révolver abattit l'un des bandits. Mais ses compagnons l'emportèrent dans une automobile qui stationnait à quelque distance et disparurent rapidement au premier coin de rue, sans laisser la moindre trace de leur passage.

Une des balles tirées par les bandits pénétra dans une épicerie voisine et transperça la cuisse du patron.

Ce fut l'arrivée des pompiers, appelés par la pression discrète sur un bouton, par le directeur de la succursale, qui mit les bandits en fuite.

Plus tard un taxi-auto fut arrêté dans une rue déserte par six bandits masqués. Les voyageurs furent dépouillés de tout ce qu'ils avaient de précieux. Vers minuit un paisible citoyen qui rentrait chez lui, rue Armitage, fut dévalisé par des bandits armés et masqués.

A TRAVERS LE CANADA

REVUE DES PRINCIPALES INFORMATIONS DE LA SEMAINE A TRAVERS LE CANADA. — LES PROGRES DE LA PUISSANCE S'AFFIRMENT CHAQUE JOUR DAVANTAGE.

La Commission de Conservation a choisi un certain nombre de fermes à travers le Canada, dans le but de faire des démonstrations pratiques et d'enseigner aux agriculteurs la façon d'obtenir les résultats les plus satisfaisants de la façon la plus économique.

* * *

Les permis de construction accordés durant une période de sept mois, à Calgary, Alberta, se chiffrent à près de dix millions de dollars.

* * *

Des soumissions sont demandées à Victoria, C.B., pour des docks et une digue devant coûter deux millions de dollars.

* * *

Des exportateurs de Saint-Jean, N.B., croient que lorsque le canal de Panama sera terminé, un trafic considérable sera établi entre l'est du Canada et la Colombie Britannique et passera par le port de St-Jean.

* * *

L'on estime que les fermiers de l'Ouest réaliseront soixante-quinze millions de dollars de plus sur leurs récoltes de cette année que sur celles de 1911.

* * *

L'an dernier les exportations canadiennes vers l'Australie se chiffrèrent à plus de quatre millions de dollars, soit une augmentation d'un quart de million. Les importations furent au-dessous de six cent mille dollars, soit une augmentation de quatre-vingt deux mille dollars. Des instruments aratoires et des machines agricoles valant un million et demi de dollars composaient la majeure partie des exportations canadiennes.

* * *

Le vapeur "Rakaza," parti de Montréal pour la Nouvelle-Zélande, portait une cargaison de 155 automobiles. Chaque navire qui quitte ce port en route pour la Nouvelle-Zélande porte des cargaisons d'automobiles canadiennes.

* * *

Le chemin de fer Grand Tronc Pacifique apportera son concours dans le transbordement de la moisson, cette année. Dans ce but il augmente son équipement de fret et a ajouté à la capacité de son élévateur à grain, à la tête des Grands Lacs, trois millions de boisseaux.

* * *

La Compagnie de ciment "Keystone Portland", qui érige des usines à Blairmore, Alberta, et qui a son siège à Calgary, sera en mesure de subvenir aux commandes de l'ouest, grâce à son rendement journalier de mille barils.

* * *

L'élevage des moutons dans le Nouveau-Brunswick prend un développement plus considérable que par le passé.

* * *

C'est dans le Manitoba, près de Souris, que le premier blé de la saison a été coupé, le 6 août dernier. Ce blé fut appelé blé "Marquis". Il avait été semé de bonne heure et mûrit bien en avance des autres récoltes dans le district.

* * *

Le Gouvernement du Dominion a reçu cinq soumissions pour la construction d'un nouvel élévateur à grain, d'une capacité de trois millions de boisseaux, devant appartenir à l'Etat, à Fort William, Ontario.

* * *

M. J. Bruce Walker, commissaire de l'Immigration à Winnipeg, supplémentaires seront requis pour la moisson de 320,000,000 boisseaux, cette année, dans l'Ouest Canadien.

* * *

Toutes les usines d'instruments aratoires ont été inondées de commandes venues de l'Ouest canadien, et la plupart travaillent au maximum de leur rendement.

* * *

Le rendement de blé dans certaines parties de terrain en irrigation dans l'Alberta est de cinquante boisseaux par acre. Un fermier, près de Bassano, Alberta, possède 1,700 acres de lin, dont il s'attend à faire la moisson dans une dizaine de jours; à quinze boisseaux par acre, ceci lui rapportera près de $50,000.

* * *

Les méthodes en vigueur au Canada afin d'attirer les immigrants sont mises à l'étude par le gouvernement australien.

* * *

Plus de trente mille immigrants sont arrivés dans la province d'Ontario durant une période de sept mois.

EN VISITE CHEZ M. ETIENNE LAMY

UN DE NOS CONFRERES FRANÇAIS A PASSE UNE SOIREE DANS L'INTIMITE DU CELEBRE ACADEMICIEN ET IL NOUS DONNE SES IMPRESSIONS SOUS UNE FORME CHARMANTE.

Veux-tu, voyageur hasardeux,
Vers Canada tenter Fortune?
Veux-tu sur les flots escumeux
Recevoir l'ordre de Neptune?

Ainsi parle Pierre Trichet, "advocat bourdelois," dans sa préface au Livre des voyages du sieur de Champlain, capitaine du Roy en la Marine, ou Journal des découvertes de la Nouvelle-France. Les Français entendirent l'appel et tentèrent Fortune. Après cent cinquante ans de conquêtes et de luttes, la Fortune cessa de leur être indulgente. Ils savent mal se résigner. Pendant plus d'un siècle, le Canada, nos regrets sur lui, notre admiration de ses progrès, nos voeux pour son avenir, restèrent chez nous un de ces sujets de conversation douloureux qu'on évite d'aborder. Puis on parla, de nouveau, de ce qui fut la Nouvelle-France. On recommença de la visiter. En 1884, un Français, Frédéric Gerbié, se trouvait sur le bateau à vapeur qui fait le service entre le cap Breton et le cap du Bras-d'Or. Un passager, modestement vêtu, le regarde avec attention, sembla hésiter, puis s'approcha: "Vous êtes Français, sans doute, Monsieur? On le voit bien à votre mine. Parlez-moi donc un peu de mon pays — Comment, de votre pays? — Eh oui, j'en viens aussi de la France. Mon arrière grand-père servait dans les gardes françaises. Dans ce pays-ci, nous sommes des pauvres Français sauvages, mais de bien bons Français tout de même. Ah! nous ne l'oublions pas, allez, notre pays!"

"Parlez-nous-en un peu de notre pays". C'est la prière que fit récemment, à l'Académie française, le premier Congrès canadien du parler français. Mais il ne suffisait pas que l'Académie consentît à parler de loin. Le Congrès ajoutait, comme Pierre Trichet: 'Veux-tu, voyageur hasardeux, vers Canada..." L'Académie se dit peut-être: "Vers Canada... J'ai deux cent soixante-dix-sept ans bientôt. Passe encore de bâtir, mais voguer à cet âge sur les flots escumeux!... Mais que refuser à la Nouvelle-France d'autrefois, si affectueusement fidèle à ses souvenirs plus que centenaires eux aussi? L'Académie accepta et chercha parmi ses membres un représentant. Il devait, ce représentant, joindre à l'autorité d'une belle vie la jeunesse physique qu'exigent un grand voyage, de longues cérémonies, un discours important dans une vaste enceinte, des banquets nombreux, des allocutions innombrables. Il fallait qu'à "sa mine" seule il apparût Français. Il fallait qu'une éclatante renommée d'écrivain le qualifiât pour parler de la plus belle langue humaine au nom de la plus illustre compagnie littéraire. Il fallait qu'il portât un grand nom catholique, car les Canadiens chérissent leurs croyances d'une tendresse intransigeante, et jadis ils accueillirent froidement un prince de la plus prestigieuse race, parce que ce Bonaparte était anticlérical. Il fallait que ce fût M. Etienne Lamy.

M. Etienne Lamy partit. C'était il y a 3 mois. Depuis quelques semaines il a regagné Paris. Avec son désintéressement habituel, avec cette modestie si réelle et si pleine qu'aux gens non prévenus elle risquerait de paraître ironie, cette modestie "invraisemblable" et presque célèbre, il s'étonne du triomphe qu'on lui a fait à Québec, des applaudissements qu'il a recueillis dans la Presse des Deux-Mondes, de la certitude cordiale que lui ont témoignée ses confrères au dernier jeudi académique. Son discours, je n'en dirai rien, parce que chacun l'a lu. Ces quelques pages racontent la formation, les caractères, l'histoire du parler français avec tant de ferveur, de fierté, de magnificence, qu'à peine publiées elles prennent rang parmi ses gloires. Rare fortune, pour une oeuvre académique. Les manifestations de cette littérature officielle s'entourent d'une éphémère solennité, puis tombent dans un oubli, si je puis dire, déférent, mais définitif. Après trois siècles, que nous en reste-t-il? Il y a la Lettre sur les occupations de l'Académie française, de Fénélon. Il y a, de Buffon, le Discours sur le style. Ça fera trois.

De son voyage, et un peu aussi, à ma prière, de lui-même, de ses souvenirs, de sa vie, M. Lamy veut bien ce soir parler avec moi. Le dîner achevé, nous avons regagné le cabinet de travail, plein de livres et de méditations. La vaste

A suivre page 8.

Le Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tel. 1675

EDMONTON ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Taux pour le Commerce

Nous enverrons une carte de nos taux pour les annonces Commerciales à ceux qui en feront la demande.

FEUILLETON DU "COURRIER DE L'OUEST"

LE MAGOT

La mère Lotte montra son nez de fouine entre les sureaux. Le ciel était d'un bleu criard comme s'il eût reçu deux couches de peinture. Aucun souffle ne remuait les ombelles et les graminées. Les papillons blancs même semblaient épuisés et voltigeaient indolemment dans l'air lumineux. La mère Lotte s'assit sur le petit banc de bois posé contre le mur de sa maisonnette. C'était une petite vieille aux yeux vifs, au visage tanné, qui portait gaillardement ses quatre-vingts ans. Sa vaisselle faite, le carrelage balayé, la mère Lotte était quasiment tranquille. Elle pouvait suivre à son gré les ébats des poules dans le courtil ou le dôme bruissant des abeilles au-dessus de la haie.

De temps à autre, un voisin passait: c'était Jollepin, le cantonnier, qui poussait une brouette en mâchant sa pipe ou bien la Renaude, cassée et bossue dont le bonnet ruché, de loin, avait l'air d'un pigeon blessé qui tirait de l'aile. L'un et l'autre lui jetaient: "Bonjour, mère Lotte!" et elle répondait: "Bonjour, mes enfants!" du même ton de voix doux et fêlé qu'accompagnait un bref coup de menton. Mais, parfois, la mère Lotte se retournait, faisait craquer le banc, jetant un long regard sur la porte ouverte. Apparemment, il n'y avait rien d'extraordinaire dans la maisonnette: sur la table de chêne une toile cirée représentait les divertissements d'une fête villageoise, une marmite noire sommeillait dans l'âtre... Au fond de la pièce, un grand cartel battait comme un coeur.

Mais ce que la mère Lotte regardait obstinément, c'était le bahut derière le bois piqué, les cuivres éteints, elle surveillait son magot, les trois mille francs que son ancienne patronne. Mme Leplain, outre une rente viagère, lui avait légués. Il y a six mois, elle avait pris son cabas, son gros parapluie et fait à pied, pour aller toucher son héritage, le voyage d'Yvetot. C'était en vain que, rengorgé dans sa cravate noire, le notaire, Me Teinturier, lui avait vivement conseillé de laisser cette somme à l'étude; la mère Lotte hochait la tête, les yeux rapetissés, avec cette méfiance instinctive des paysans qui redoutent la main-mise des gens de loi sur leur maigre avoir. Non, non, elle voulait emporter son magot chez elle. Mais que d'émotions au retour, que de petites angoisses jusqu'à ce que les billets bleus, comptés et recomptés, fussent enfouis dévotement sous une pile de draps. A présent, la mère Lotte était très tranquille. Il n'y avait point de mauvaises gens à Criquetot, bien sûr, et cette nouvelle d'héritage, vite répandue, avait fait d'elle une notable, une personne à qui l'on ne ménageait plus les sourires et les coups de chapeau.

Ce jour-là, pourtant, la vieille femme, tout à coup, devenait songeuse; à travers le grêle feuillage des sureaux, toute son existence repassait devant elle: petite fille, elle gardait les vaches dans le pré des Moines; elle tressait des couronnes avec des bleuets et ses cheveux de chanvre lui battaient deux épaules pointues. C'était à dix-sept ans qu'elle avait fait la connaissance de Pierre Lotte, un petit homme sec et jovial qui tenait l'emploi de jardinier au château de Blancmesnil. Celui-ci l'avait épousée et, les patrons morts, leur fille, Mme Leplain, avait gardé le couple à son service. Tandis que Lotte binait et sarclait, elle prenait soin de la basse-cour, donnait l'herbe aux lapins, ravaudait le linge... Ils étaient heureux. C'était à peine si le manque d'un enfant leur avait pesé. Mais comme elle était la plus faible et toussait âprement chaque début d'hiver, Lotte s'était accoutumé de dire:

—Ah! femme, c'est quand tu ne seras plus là que je me ferai du sang!

Aussi fut-ce surtout pour lui, afin qu'il souffrît moins de sa disparition, qu'un jour d'automne, après le passage de romanichels, quand Mathieu, le garde-champêtre, eut découvert dans la ruelle des Moulins un drôle de petit gas roux comme une feuille morte, la mère Lotte proposa d'adopter le mioche. C'était une bonne action qu'ils faisaient là, sans doute, puis un petit qui pleure ou gazouille, ça fait passer le temps. Mais tout de suite, il parut qu'avec Guillaume, c'était le nom du garçon, le malheur était entré dans la maison. Trois mois plus tard, alors qu'elle donnait le biberon à Guillaume sur le pas de la porte, la mère Lotte entendit une détonation suivie d'un cri terrible et elle vit une ombre qui s'enfuyait à travers le bois. Le père Lotte avait été tué par un braconnier. Ce fut un coup affreux. Tout de même Guillaume était là et il fallait vivre. Elle vécut donc, la mère Lotte, et elle éleva le gamin du mieux qu'elle put. Comme la présence d'un ménage était nécessaire à Blancmesnil, on l'avait remplacée au château. Mais la bonne Mme Leplain n'abandonna pas la veuve et le petit. Elle acheta pour eux une chaumière et leur servit une petite pension.

Les jours glissèrent... Après la mort de son homme, la mère Lotte avait senti s'éveiller en elle un farouche instinct de maternité. Elle chérit furieusement ce gosse bizarre venu on ne sait d'où et qui roulait des yeux de chat sauvage. Autour d'elle, les gens avaient beau hocher la tête, insinuer que le petit lui rapporterait plus de tourment que de joie, elle n'en croyait rien et, l'aube parue, quand les coqs sonnaient la diane et que les peupliers s'étiraient dans le ciel d'argent, elle courait au berceau, empoignait la petite bête vagissante, la cajolait avec des mots tendres. Et toutes les heures se passaient ainsi. La mère Lotte n'avait pas le temps de bâiller aux grives, de muser sur les seuils avec les commères. Son mioche l'occupait. Elle le trouvait joli malgré ses cheveux crépus, son front bombé, la pointe de menton rageur et têtu.

Parfois, en déroulant les langes, elle songeait: "Qui sait?... C'est peut-être ben le fils d'un monsieur." Mais l'enfant, de bonne heure, s'était montré rebelle et sournois. Pauvre mère Lotte! Avec quelle angoisse elle avait appris de l'instituteur que Guillaume, fréquemment, désertait l'école. Il polissonnait avec les garnements, dérobait des fruits sur les espaliers. Maintes fois, des voisines l'avaient avertie: "Du propre, allez, le Guillaume... Heureusement que ce n'est pas votre vrai fieu, mère Lotte." Mais la vieille femme baissait la tête, la poitrine crevée. Son enfant, non, bien sûr, mais elle l'aimait quand même et le pire, c'est que, parfois, elle n'osait l'avouer. Tout d'abord, elle avait tenté des remontrances, mais Guillaume ricanait, battait le carrelage de ses gros souliers. A quinze ans, c'était un souple et fort garçon; à deux ou trois reprises la mère Lotte avait essayé de le mettre en apprentissage, mais chaque fois, à cause de sa mauvaise tête, les patrons le renvoyaient. Tout de même, obstinément, elle le défendait:

—Allez, disait-elle, c'est un brave petit, mon gas.

Jusqu'au service militaire, d'ailleurs, on n'eut rien de trop grave à lui reprocher. Sans doute il y eut bien ici et là quelques menus larcins dont l'auteur ne fut jamais découvert, mais il eût fait beau voir, assurément, que de mauvaises langues accusassent Guillaume. Puis les numéros tirés, un clair jour d'octobre, alors que les hirondelles, en plein départ, rasaient d'un vol sifflant les éteules roussies, Guillaume s'en fut, et ne reparut pas à l'heure du souper. Fiévreuse, les yeux rougis, la mère Lotte l'attendit vainement. Elle l'attendit toute la nuit, le lendemain, les jours qui suivirent. Les vieux la venaient voir et clignaient de l'oeil:

—Bast!... la peur du flingot. Ce n'est point le premier qui saute le fossé de Belgique.

Et ils ajoutaient:

—Ne vous plaignez pas trop, mère Lotte, c'est un débarras... Vaut mieux que mauvaise graine aille germer ailleurs.

La mère Lotte laissa dire, mais longtemps, bien longtemps, elle avait pleuré. Il lui semblait que son coeur meurtri avait le poids du plomb. Mais les mois avaient filé, puis les années, et sa douleur, petit à petit, s'était apaisée. Maintenant, elle était à peine mélancolique. C'est que, sans doute, elle était trop vieille pour aimer beaucoup. Puis elle était riche, à présent, riche des trois mille francs de Mme Leplain et la fortune, c'est toujours une consolation.

—Oui-da, gouaillait Follepin, en bourrant du pouce le fourneau de sa pipe. Je vas vous dire une chose, moi... Elle tourne à l'avarice, la mère Lotte... C'est le magot de Mme Leplain qui a fait le miracle.

...Soudain, la vieille femme pâlit, redressa la tête.... Une main, une main aux doigts noueux et frémissants, écartait le voile fragile des sureaux. Ce ne pouvait être que celle d'un malfaiteur, assurément, car les honnêtes gens eux, frappent à la porte. La mère Lotte, saisie d'épouvante, s'apprêtait à fuir quand, brusquement, une tête apparue. Cette fois, elle manqua tout de bon défaillir. Ce large front, ces yeux diaboliques, mais c'était Guillaume! Un doigt sur la bouche, l'homme faisait signe à la mère Lotte de garder le silence. Pour parvenir jusqu'à la maisonnette, il avait dû prendre un chemin de traverse afin de ne pas éveiller l'attention des habitants. La mère Lotte riait et pleurait à la fois.

—Mon petit gas... mon pauv' petit gas! répétait-elle en considérant avec pitié les souliers crevés, les vêtements sordides que portait Guillaume.

Mais comme elle l'embrassait pour la deuxième fois, l'homme déclara:

—J'ai faim.

—T'as faim, mon petit.

En vérité, la mère Lotte était heureuse que Guillaume eût faim. Aussitôt, d'une main tremblante, elle ouvrit la huche, y prit une grosse miche, une motte de beurre qui brillait comme un rocher d'or, mit une assiette blanche sur la toile cirée.

—Mange, petit, disait-elle... Je vais faire une omelette.

Et tandis que Guillaume, voracement, étalait le beurre sur une tranche de pain, la vieille cassait des oeufs frais, coupait un morceau de lard, déposait sur la table une carafe de cidre.

—C'est-y Dieu possible! balbutiait-elle.

Et quand l'omelette fut prête, dorée et fumante, elle s'assit sur une chaise, en face de Guillaume. Mais aussitôt, la question qu'elle avait au bout de la langue lui revint encore:

—Qu'est-ce que t'as donc fait, p'tit gas... depuis le temps?

Guillaume haussa les épaules:

—Des blagues! fit-il après s'être essuyé la bouche d'un revers de main.

Alors, tout à coup, la mère Lotte eut peur. Tandis qu'elle desservait, silencieuse, Guillaume l'épiait d'un regard sournois. Mais comme elle passait devant lui, il se leva soudain et lui saisit le bras:

—Ecoute, la mère, fit-il d'une voix rude, je ne suis pas mauvais bougre. Je vas te dire la chose... Là-bas, où je travaille, il est venu, il y aura tantôt trois semaines, un gas du pays... Pour lors, mère Lotte, j'ai appris que tu avais fait un héritage. Je me suis dit: "Un magot à la vieille!... Bah!... A quoi ça va-t-il donc lui servir à c't' heure? Possible qu'elle me laisse le saint frusquin après sa mort. Mais je suis en bisbilles avec les autorités. Bien sûr que je ne toucherai jamais un rond..." Alors, mère Lotte, je suis venu pour te demander la petite somme... C'est-y compris, hein?

La mère Lotte avait arrondi les yeux, un flot de sang injecta ses joues. Un combat violent se livrait en elle. Puis, soudain, elle baissa la tête et, d'une voix morne, après un effort:

—J'ons rien, mon p'tit gas, rien de rien, tout est chez le notaire, là-bas...

Le garçon avait blêmi de rage. D'un coup de poing, il fit sauter la table.

—Tu mens, la vieille! tu mens! Donne-moi le magot ou sans ça...

Cette fois, le poing s'était relevé. Alors la femme jeta un cri perçant: "Au secours!" un cri qui traversa la route, effara les poules et s'éteignit soudain parce que le poing était retombé et qu'elle n'était plus qu'une pauvre loque vaincue et sanglante...

Elle s'éveilla deux heures après, la mère Lotte, et, ma foi, elle ne comprit pas très bien, tout d'abord, ce qui se passait. Sa chambre était pleine de monde. Il flottait dans la pièce une odeur de vinaigre et la Renaude, activement, lui bassinait les tempes avec une éponge. Puis, à mesure qu'elle reprenait ses sens, une crainte affreuse lui serrait le coeur. Qu'était devenu Guillaume? Pourvu que son cri n'eût pas donné l'éveil, que le petit gas eût pu échapper, car c'était lui qui avait raison, parbleu, elle n'emporterait pas son magot en paradis; il vaut mieux laisser la fortune à ceux qui peuvent se procurer de la joie en la dépensant. Derrière elle sonna la voix du médecin.

—Oui, brigadier, j'autorise la confrontation.... La vieille est solide, allez, c'était un petit évanouissement.

Alors, lentement, la porte grinça. Il y eut un cliquetis d'armes, des jurons étouffés et, dans le cadre bleu de la fenêtre, une forme humaine aux poignets liés, au visage contracté de terreur. C'était Guillaume. Le cri de la mère Lotte, en effet, avait aussitôt donné l'alarme. Poursuivi, l'homme s'était réfugié dans le bois où les gendarmes prévenus en hâte, l'avaient capturé.

—Femme Lotte, interrogea solennellement le brigadier de gendarmerie, reconnaissez-vous votre agresseur?

Mais la mère Lotte avait redressé le buste, sa lèvre tremblait.

—Mon agresseur!... Mais j'ons point d'agresseur, monsieur le brigadier. C'est en glissant sur le carreau que je me suis fait c'te blessure au front. A mon âge, tout de même, il peut bien être permis de broncher un brin. Bonjour, Guillaume, bonjour, mon petit gas. C'est-y rapport à la désertion qu'ils t'ont ligoté? Mes bons messieurs, vous me permettrez bien d'embrasser un coup mon pauvre petit?

L'INVENTION D'UN INGENIEUR BELGE

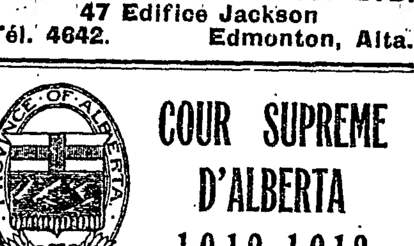
Elle aurait pour résultat de prévenir les chutes d'aéroplanes.

Bruxelles, 2 — Un ingénieur belge vient d'inventer un appareil qui, paraît-il, empêcherait absolument un aéroplane de se renverser ou de tomber pendant le vol.

Cet appareil consiste en ailes rotatives qui, mises en mouvement, permettent à l'avion de s'élever directement du sol, de tourner dans toutes les directions et de planer en parfaite sécurité, à toutes les hauteurs.

La progression et l'ascension peuvent, affirme l'inventeur, être affectées, sans porter les ailes en avant ou en arrière.

L'ingénieur promet d'autres détails prochainement.



COUR SUPREME D'ALBERTA 1912--1913

Des sessions de la Cour Suprême en banc et pour le procès des causes civiles et criminelles et pour l'audition de résolutions et autres affaires civiles seront tenues aux places suivantes à l'heure fixée pour le terme 1912-1913. Quand le jour fixé pour la cour sera fête légale, la cour siègera le jour suivant:

Sessions de la Cour Suprême en banc

Edmonton: Troisième mardi de septembre et de mars.

Calgary: Premier mardi de décembre et de juin.

Pour procès des causes civiles sans jurés:

Edmonton et Calgary: Le premier mardi d'octobre, novembre, janvier, février, mars, avril et mai et le troisième mardi de juin.

Pour le procès des causes civiles et criminelles avec jurés:

Edmonton et Calgary: Le troisième mardi d'octobre, février et mai.

Pour le procès de toutes les causes criminelles:

Wetaskiwin: Deuxième mardi d'octobre et de mars.

Red Deer: Quatrième mardi d'octobre et de février.

Medicine Hat: Deuxième mardi de novembre et troisième mardi d'avril.

MacLeod: Deuxième mardi d'octobre, février et mai.

Lethbridge: Cinquième mardi d'octobre et quatrième mardi d'avril.

Pour le procès des causes civiles:

Wetaskiwin: Premier mardi de novembre et cinquième mardi d'avril.

Red Deer: Troisième mardi de novembre et quatrième mardi d'avril.

Medicine Hat: Quatrième mardi d'octobre et deuxième mardi de mars.

MacLeod: Deuxième mardi de novembre et troisième mardi d'avril.

Lethbridge: Troisième mardi de novembre et deuxième mardi de mai.

Daté à Edmonton, ce 9ème jour d'août 1912.

L. F. CLARRY,
Député-procureur-général.

Coin Feminin

CHRONIQUE

LA FEMME DE L'OUEST

Je me demande, parfois, qui écrira la monographie de la femme de l'Ouest, qui nous découvrira ses merveilleuses réserves d'endurance, les trésors de son abnégation et de son courage? Je me demande qui nous initiera aux puissances enchanteresses du charme féminin s'exerçant dans le cadre désertique d'une portion infinie des Prairies, et sachant y condenser toutes les grâces magiques que la femme, même la plus fruste, sait répandre autour d'elle?

Qui nous dira, tout simplement, l'héroïsme de la compagne du pionnier?

Cette pensée s'impose davantage à mon esprit quand je reçois des solitudes du Nord, des grands "brûlés" de l'Ouest ou des nostalgiques plaines de l'Est, ces lettres où les mots humbles, lassés ou enthousiastes dressent fièrement le monument ignoré du dévouement féminin.

Il faudra pour l'écrire, cette oeuvre, toute l'impartialité que méritent tant de différentes conceptions du rôle et du pouvoir de la femme suivant la race, la nationalité, la religion. Dans cette galerie, la squaw indienne, à la grâce nonchalante, à la force souple, premier sourire de la nature grandiose et sévère, aura sa place près de la Parisienne raffinée, étonnée encore de tant d'espace, de tant de lumière, apportant, tout naturellement, sa séduction à accomplir coquettement les plus grossiers ouvrages.

A la place d'honneur, s'érigera, personnifiée par la Canadienne-française, la fidélité aux traditions. Ces tarditions qui font la noblesse de la race et qui confondent dans un même culte, la Canadienne fine et cultivée des grandes villes de l'Est et la Josette de l'Habitant, ménagère au rude bon sens, à l'endurance physique prodigieuse.

Et ne seront pas oubliées l'Américaine hardie, chevauchant allègrement derrière le wagon bâché, s'acheminant vers quelque solitude nouvellement découverte; l'Anglaise blonde et blanche, au sourire immuable, confectionnant d'invraisemblables pâtisseries nationales qui rappelleront à John la glorieuse Angleterre; l'Européenne orientale: Galicienne, Polonaise, etc., dont le corps massif révèle la déformation produite par le travail excessif et que l'on a pu voir, attelées en nombre à la charrue, ouvrir un sillon, passives et soumises sous le fouet du maître...

Dans ce livre, il y aurait de la tendresse, des larmes, des sourires: l'éternel féminin...

Si on l'écrit un jour, je voudrais que l'auteur, pérégrinant dans l'immense pays, rencontre sur sa route, un soir triste, de septembre, pleurant une à une ses feuilles jaunies, gelées, le shack de troncs d'arbres, à l'unique carreau brisé, que je trouvai un soir, sur ma route, au retour d'une excursion à l'ouest du lac Sainte-Anne... Tout ce que la solitude peut imprégner de détresse aux choses créées pour réfléchir, dénoncer la joie de vivre, flottait, angoissante, à la vitre verdie, et le tuyau rouillé qui sortait, tordu, du toit recouvert de terre, laissait échapper un maigre filet de fumée grise que la brume absorbait... Mais, je voudrais que repassant deux ans plus tard, notre auteur retrouvât, — ainsi que je l'ai retrouvé—le petit "log house" blanchi à la chaux, propret et coquet avec son petit jardin aux allées étroites, des allées d'amoureux. — Je voudrais que le beau panache de fumée se balançât avec les effluves allemandes d'une choucroute bien conditionnée et qu'à la vitre brillante, la guipure s'écartât devant le visage épanoui, laid, et bon de la femme que j'ai bénie, un jour, et qui ne saura jamais pourquoi je me suis inclinée profondément en répondant à son salut...

MAGALI.

PETIT COURRIER

Reine des Prés. — Je regrette beaucoup pour vous, cette petite désillusion. La lettre ne m'est jamais parvenue; d'ailleurs, vous avez choisi la décision que je vous aurais engagée à prendre. Ne vous alarmez pas: vous retrouverez bientôt votre beau calme passé. Croyez à ma meilleure sympathie.

Curieuse et discrète. — Impossible, même pour vous rendre service, de divulguer le nom de cette correspondante. Pour vous obliger, je pourrais publier une note réveillant votre souvenir dans l'esprit de celle que vous supposez être une amie depuis longtemps perdue de vue. Et notre correspondante répondra si bon lui semble.

Rose du Nord. — Ma mémoire garde fidèlement le souvenir des premières amies, et c'est lui faire injure que d'élever un doute à cet égard. Je sais que la civilisation transforme votre chère sauvagerie, et je me suis souvent demandée quel accueil vous réserviez aux importuns. Ecrivez-moi encore, et longuement, et souvent, ainsi qu'au bon vieux temps.

Rita. — Je déchiffre mal le pseudonyme, vous vous reconnaîtrez aux réponses. Une lettre adressée au seul pseudo de cette femme de lettres, et au journal où elle dirige la partie littéraire féminine, parviendra certainement. Le futur recueil de vers de Mlle Blanche Lamontagne portera le titre de "Visions Gaspésiennes." Je ne saurais vous dire quand il sera mis en librairie.

Tous les livres dont vous me citez les titres peuvent être lus par une jeune fille ayant plus de vingt ans.

Merci pour toutes les jolies choses que vous me dites de si exquise façon.

Allant à l'Ouest.—Je vous souhaite bon voyage et complète réussite. Certainement, on me répétera ces sages et précieux conseils! Je partage ces bonnes amitiés avec Cordon-Rose. Merci.

Chapeau blanc. — Merci pour le charmant rappel d'amitié. Il s'agit d'une de nos compatriotes. Et c'est tout ce que j'en peux dire. Et vous voici plus intriguée que jamais!...

Toute seule. — Jouissez bien de cette belle et forte amitié. Vos petits billets me servent à suivre ligne à ligne l'heureuse transformation dont je vous félicite. Ne doutez jamais de mon entière sympathie.

Gaby. — Je ne veux pas croire que le silence soit causé par des tristesses... A toute la maisonnée, j'envoie une cargaison d'amitiés.

Miami. — Vous ne vous plaignez jamais des brèves réponses et c'est ce qui encourage ma paresse, à vous tracer, aujourd'hui, ce seul mot: à bientôt!

MAGALI.

Les richesses de la baie James. — Dans une lettre, adressée de Moose Factory, Baie James, par M. Robert Swanson, à un de ses amis de Montréal, à la date du 4 juillet dernier, M. Swanson déclare avoir trouvé des diamants et de l'or dans la région qu'il explore.

Il écrit notamment:

Durant notre voyage, nous avons fait quelques explorations et en plusieurs endroits nous avons trouvé de l'or, des pierres précieuses, telles que des rubis, des grenats. Nous avons aussi trouvé un diamant. Il n'était pas gros, mais il l'était assez pour que nous puissions constater qu'il était véritable.

Nous avons un expert minier avec nous. Il est d'opinion que le lit de la rivière est riche en or et en pierres précieuses.

Je suis convaincu que d'ici à deux ans les bords de la rivière Missanabie seront peuplés de mineurs.

Un diamant évalué à $76,000 a été trouvé, dit-on, dans la rivière East Main, dans la province de Québec.

Deux hommes de la rivière à la Baleine ont lavé pour $360 d'or en une demi-journée.

La ville de Montréal a doublé sa population dans un espace de dix années, l'augmentation durant l'année dernière ayant été de soixante-quatre mille.

CAUSERIE LITTERAIRE

"TERRES ET PEUPLES"

Poésie et roman ont abondamment produit en terre canadienne depuis un an; il manquait seule l'oeuvre faite de recherches patientes et produite d'un travail continu et de longue haleine. M. Emile Miller vient de combler cette lacune avec son livre "Terres et Peuples du Canada."

Il nous donne une oeuvre forte qui fera connaître son auteur encore très jeune à tous ceux qu'intéressent l'effort inlassable et le travail méthodique au service d'une belle intelligence.

Avec ce volume de géographie canadienne à vol d'oiseau, M. Miller apporte un nouvel élément — et des meilleurs — à la littérature canadienne. A nos fades manuels géographiques scolaires, rebutants par leurs sèches nomenclatures, leur manque de vie et de cohésion, il substitue un manuel fait d'esquisses géographiques fouillées, bien étoffées, et marchant de pair avec l'histoire du développement historique du Canada. Et tout cela en une langue franche, vivante, colorée, concise, alerte. Des premières lignes de l'esquisse de la géographie du Canada jusqu'aux dernières de la conclusion, où M. Miller résume ses opinions sur les problèmes que devra résoudre notre pays dans un avenir assez rapproché, ce livre commande l'attention et charme l'esprit. Et, l'on éprouve, je ne sais quel plaisir à voir l'aisance avec laquelle l'auteur évolue à travers le champ si aride des explications géologiques.

Nul livre canadien, valant par la forme et la pensée, ne sera, croyons-nous, plus discuté que celui-ci. Rien d'étonnant, c'est le propre des livres qui font réfléchir. L'auteur est de la jeune génération. Il en a les idées, les goûts et les belles audaces.

M. Miller réserve une part importante de son livre à l'étude de l'oeuvre coloniale de la France et du régime britannique jusqu'à l'établissement de la Confédération.

Dans ces pages, l'auteur met en pleine lumière le mal que causèrent à la colonisation la centralisation à outrance, les restrictions apportées à l'autonomie provinciale et municipale, à la liberté du commerce et de la propriété. Et l'histoire du prodigieux développement de la colonie aux époques de décentralisation vient confirmer la thèse de M. Miller.

"La Confédération et son oeuvre" constitue l'un des chapitres les plus intéressants de ce livre. Peu d'écrivains canadiens-français ont jugé le pacte fédératif et ses résultats jusqu'à nos jours, et qui l'eût pu faire avec impartialité parmi nos aînés si attachés aux vieux partis, à toutes leurs querelles, à tous leurs cultes comme à toutes leurs haines?. M. Miller a vécu hors du tumulte de nos luttes politiques et de leur ambiance délétère; il est apte à les juger sans parti-pris.

L'on peut discuter ses jugements; mais, ils sont, croyons-nous, ceux de la jeune génération la plus canadienne et la plus vraiment du terroir. A peine au matin de la vie, elle a senti passer sur elle le vent du scepticisme. Aves M. Miller, elle croit à "l'absence d'idées définies et de programmes" chez nos partis politiques; elle soutient "qu'ils se sont fait des droits des faibles un tremplin pour conquérir le pouvoir?"

"Devenus des castes, les camps de l'électorat se sont crus tous deux possesseurs de la vérité politique, ce qui eut bientôt développé les appétits, la gloire de gouverner et fait accroire aux humbles que le salut de la nation dépend des partis seulement."

Les partisans de la reculade vont pousser des cris de putois en entendant M. Miller dire, ce qui est vrai, que la constitution de 1867, n'existe que sur le papier, qu'on la viole selon les passions et les intérêts immédiats des gouvernants sans que l'électorat puisse s'opposer efficacement aux pires injustices. Et ces cris redoubleront quand ils verront l'auteur affirmer que "c'est en vain que les droits de la minorité furent inscrits dans le British North American Act" et que "la confédération ne s'est maintenue qu'au prix des plus odieuses immolations." Ces vérités sont dures, mais doivent être dites. Les jeunes ont soif de vérité historique.

A ces pages sur la Confédération et son oeuvre l'on peut rattacher, car il en est le pendant, le chapitre sur l'Ouest canadien. Il comprend de vigoureux tableaux historiques et géographiques, très complets, confinant à 1912; il parachève le poème, déjà ébauché dans les chapitres antérieurs, de tous les agents obscurs, voyageurs, coureurs des bois, colons, qui, à force d'abnégation et de dévouement ignoré, firent le Canada et portèrent la civilisation française et catholique aux confins des Rocheuses.

M. Miller s'efforce ensuite "de fixer quelques-uns des traits sensibles et intellectuels de chacun des groupes nationaux, en en supputant les forces numériques, les vertus sociales et les ambitions."

Tentative hardie que l'analyse des différents éléments de l'entité canadienne et la recherche de leur origine et de leurs modifications. Pages parfois poétiques et presque toujours captivantes, quoi qu'on puisse contester plusieurs des idées de M. Miller.

L'auteur de "Terres et Peuples du Canada" termine par un passionnant chapitre sur les problèmes nationaux. Voilà M. Miller en plein terrain de lutte. Il y entre sans crainte et pose hardiment la question de l'avenir du Canada. Que fera-t-il "en face du danger du continentalisme rendu imminent par la concordance des zônes naturelles entre les deux pays et de la tentative de la métropole de le faire participer à sa vie mondiale militaire?"

M. Miller étudie la pénétration de l'élément anglochtone par les idées américaines, et c'est par une note de pessimisme qu'il achève cette analyse. L'impérialisme ne lui semble guère moins à redouter et il abonde avec ceux qui craignent que s'ajoutant aux infiltrations américaines, il ne provoque plus tard une rupture.

Voilà un bref résumé qui doit suffire pour prouver que le livre de M. Miller mérite d'être lu.

HECTOR HEROUX.

"Terres et Peuples du Canada," par Emile Miller, librairie Beauchemin Limitée, 79 rue St-Jacques, Montréal.

LA RELIGION CATHOLIQUE DANS L'OUEST

Les progrès d'un diocèse

St-Boniface, 2—Voici quels ont été les progrès du diocèse au cours des sept premiers mois de 1912:

1.—Asile Ritchot à St-Norbert, pour les petits enfants. Nouvelle construction des Rdes Soeurs de la Miséricorde: $80,000.

2.—Collège commercial à St-Norbert. Petits Frères de Marie.

3.—Trois nouvelles chapelles dans la partie ontarienne: l'une à Graham, l'autre à Dryden et la troisième à Ignace.

4.—Chapelle à Grandview par M. l'abbé J. E. Derome.

5.—Le Petit Séminaire de St-Boniface, incendié partiellement en juin, mais dont une partie sera occupée dès la rentrée des élèves. Résidence attenante pour les Petites Soeurs de la Sainte-Famille.

6.—Les Rdes Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie font reconstruire leur pensionnat de St-Boniface, incendié complètement en juin, alors que la construction en était notablement avancée. Edifice de $100,000.

7.—Académie St-Joseph ou école pour les filles par les mêmes religieuses relié au pensionnat par un couloir et presque terminée. Cet édifice, échappé à l'incendie, coûte $150,000.

8.—Superbe église en pierre à Camperville, Pine Creek. Valeur: $75,000, mais n'a coûté que $25,000 d'argent déboursé grâce au travail des Oblats et des Indiens.

9.—Presbytère à Notre-Dame du Chemin, Pine Wood, Ont.

10.—Agrandissement de l'école indienne de Kenora, Ont.

11.—Eglise commencée à De Laval, Fisher River.

12.—Hôtellerie des Trappistes, à St-Norbert, érigée sur les ruines de l'ancienne, détruite par un incendie.

13.—Eglise de Beauséjour pour les Polonais: M. l'abbé Polowski.

14.—Eglise nouvelle à Elma: M. l'abbé Polowski.

15.—Nouveau monastère à Notre-Dame de Lourdes.

16.—Fondation d'un couvent à St-Félix de Dunrea par les Missionnaires oblates du S.-C. et de M.-I. Quatre Soeurs sont parties de St-Boniface le 26 août. Directrice: Soeur M.-St-Adélard.

17.—Fondation d'un couvent à La Broquerie, par les Soeurs Grises de Montréal. Trois Soeurs sont parties de St-Boniface le 15 août. Supérieure: Soeur Dupuis.

18.—Huit Ursulines du Hanovre arriveront dans la paroisse allemande St-Joseph, à Winnipeg, au commencement de septembre.

19.—Maison des Soeurs construite par la paroisse du Sacré-Coeur à Winnipeg: $7,000.

20.—Acquisition d'un terrain à Winnipeg pour y reconstruire l'église Ste-Marie au coin des rues Broadway et Colony.

21.—Le Carmel de St-Boniface installé provisoirement dans l'ancien Petit Séminaire.

22.—Les Petites Soeurs de la Ste-Famille de Sherbrooke ont pris soin de l'Archevêché et du Petit Séminaire.

23.—Maison St-Joseph pour l'ancien orphelinat de Makinak à Otterburne.

24.—Fondation d'une mission indienne dans la réserve de Berens River par le R. P. S. Perrault, O.M.I.

25.—Des Religieuses du T. S. Sacrement d'Autun doivent venir prendre la direction d'un hôpital à Rainy River, Ont.

LA SITUATION EN TRIPOLITAINE

Beyrouth, Syrie, 2 — Une escadre italienne comprenant six navires a jeté l'ancre au large de notre port ce matin. On ne connaît pas ses intentions. Des patrouilles turques circulent dans la ville qui est calme.

Les navires de guerre ont reconnu en passant, les ports de Jaffa, en Palestine, et de Haifa et Acre, en Syrie.

Ils n'ont toutefois tenté aucun débarquement et aucun coup de canon n'a été tiré.

L'excitation est grande, pourtant, parmi les populations du littoral, qui craignent une répétition du bombardement de février dernier, alors que 70 personnes furent tuées, et beaucoup d'autres blessées, dans les rues de Beyrouth par le feu des Italiens.

On se rappelle aussi que plusieurs vieilles canonnières turques et un torpilleur ancrés dans le port, furent coulés.

L'Ile de Samos

Cansa, Ile de Crête, 2 — Les consuls étrangers ont informé le gouvernement crétois que les puissances ne permettront aucune expédition armée à l'île de Samos et que les croiseurs français et anglais ont été envoyés pour appuyer cet ordre.

Il a été prouvé que des armes et de l'armement ont été distribuées par le comité de la défense nationale pour former un corps de volontaires crétois qui se seraient emparés de l'île de Samos et y auraient arboré le drapeau grec.

UN EXEMPLE POUR LES FERMIERS D'ALBERTA

LES ELEVATEURS COOPERATIFS DE SASKATCHEWAN

Une dépêche de Régina indique que durant les douze mois qui viennent de s'écouler la société coopérative des élévateurs de Saskatchewan a produit $52,461.-50 de bénéfices.

Cette société, organisée par les fermiers de la province voisine pour faire échec au trust, comprend actuellement 8,962 actionnaires. Elle possède, à travers la Saskatchewan, environ 140 élévateurs; de ce nombre 46 ont été construits l'automne dernier.

Si l'on prend en considération que les opérations de la compagnie ont été effectuées en ayant en vue le seul avantage des producteurs de grains, on ne pourra moins faire que de déclarer ces résultats, — qui sont ceux de la première année,—absolument remarquables.

Les profits financiers réalisés par cette coopérative indiquent éloquemment quels bénéfices illicites les compagnies privées d'élévateurs devaient faire au détriment des cultivateurs lorsqu'elles étaient sans rival.

Tous ceux qui désirent la prospérité de l'Ouest par la prospérité des cultivateurs devraient se féliciter de constater la main-mise de ces derniers sur le commerce des céréales de l'Ouest. Par leur société coopérative d'élévateurs ils deviennent peu à peu les maîtres du marché en Saskatchewan; ils rendent impossibles les profits immoraux faits par les accapareurs. Devenus par ce fait plus prospères ils sont mieux à même de faire les frais nécessaires pour arriver à une exploitation plus extensive et plus rationnelle de leur terre.

Leurs dépenses augmentent avec leurs recettes et le commerce local en subit directement l'effet.

Les bénéfices faits par la compagnie coopérative d'élévateurs ne seront point tous répartis en dividendes. Une partie considérable sera employée à faire construire des élévateurs dans les localités où le besoin s'en fait sentir. On estime qu'à la fin de 1913 la compagnie disposera de 400 élévateurs dans les limites de la province.

Il est à peine besoin de faire remarquer que ces élévateurs étant exploités pour le bénéfice des fermiers, le nombre de ceux-ci qui deviennent actionnaires va toujours croissant.

Les producteurs de grain de Saskatchewan indiquent clairement la marche à suivre aux fermiers d'Alberta.

LES COOPERATIVES AGRICOLES

Le succès de l'Association des Grains Growers

On annonce de Winnipeg que les membres de cette Association de fermiers de l'Ouest canadien viennent d'y tenir leur assemblée générale annuelle. Les rapports indiquent les merveilleux progrès de la Compagnie.

Elle a fait cette année un profit net de $121,614, contre $69,000 l'an dernier et $790 il y a cinq ans. Le capital versé est de $586,000 et après avoir payé un dividende de 10 pour cent les directeurs ont décidé que la somme de $69,100 serait ajoutée au fonds de réserve, qui est actuellement de $210,000. Ces profits ont été réalisés en dépit des difficultés qu'on a eu l'an dernier à disposer des récoltes, à cause des produits inférieurs du blé commun et de l'encombrement du trafic.

Le président dit que la Compagnie a presque conclu déjà un contrat avec le C. P. R. afin de louer le grand élévateur "B" à Fort William, Ontario.

Elle a aussi demandé au Gouvernement manitobain de louer ses élévateurs, et elle n'attend pour passer le bail que l'acceptation des autorités. Elle a acquis enfin en Colombie Anglaise, des concessions forestières contenant 300,000,000 de pieds, afin de les utiliser plus tard au profit des associés.

En vue de développements futurs, le Président recommande l'exemple des fermiers du Minnesota et du Dakota, qui ont des élévateurs locaux. Il suggère l'achat de gisements de charbon, le charbon et le bois menaçant de tomber entre les mains des trusts.

L'association vendrait à n'importe qui, mais accorderait un escompte à ses membres.

Enfin, il y aurait lieu de vendre des parts de capital aux souscripteurs locaux et avant longtemps, le commerce des sociétés coopératives anglaises serait doublé.

La Compagnie pourrait plus tard obtenir d'une Compagnie de prêt l'argent nécessaire aux fermiers. "Le pouvoir de l'argent en Canada, dit le rapport, devient une menace, mais on peut facilement éviter ses pernicieux effets par l'établissement d'une Société Coopérative de crédit."

LES REVELATIONS DU RECENSEMENT

Le rapport du dernier recensement de la Grande Bretagne vient d'être publié. Il est intéressant à consulter à plus d'un titre. Les détails qu'il nous donne et tout spécialement ceux qui se rapportent au Canada, sont très instructifs. Nous y allons puiser assez copieusement.

La population actuelle de la Grande Bretagne se chiffre dans les 36,070,492 habitants, soit une augmentation de 3,500,000 ou 9.7 pour cent pendant la dernière décade.

Pour la première fois, le recensement de la Grande Bretagne mentionne le nombre de familles. Elles sont 7,970,660, soit une moyenne pour chaque deux familles, une, de deux enfants, l'autre, de trois enfants.

Une augmentation de 9 pour cent pour l'Angleterre n'est pas suffisante; celle de l'Allemagne, sa rivale politique, est de 15 pour cent.

Le Canada tient la tête de la liste pour l'augmentation pendant les dix dernières années.

	Pour cent
Canada	34.1
Nouvelle-Zélande	30.5
Etats-Unis	21.0
Allemagne	15.2

Des trois premières contrées, l'immigration est pour beaucoup dans l'accroissement de la population.

Par contraste, nous allons donner la liste des pays qui décroissent.

	Pour cent
Irlande	1.7
Suisse	1.6
Ecosse	6.4
Italie	6.8
Norvège	6.8

L'abaissement de la population dans ces contrées, est dû en grande partie à l'émigration. Mais le fait est là. Ces pays se dépeuplent; il y a quelque chose d'anormal, quelque part.

En Angleterre, selon le rapport du recensement, les femmes dépassent de 1,100,00 le nombre des hommes, soit 18,485,000 femmes et 17,385,000 hommes.

Le tableau suivant indique le nombre de femmes pour mille hommes dant chacun de ces pays.

Norvège	1,069
Angleterre	1,068
Ecosse	1,063
Danemark	1,061
Suède	1,046

et pour contraste, voici les pays où les hommes sont plus nombreux et la proportion pour chaque millier d'hommes:

Pays	Femmes
Canada	886
Ceylan	888
Nouvelle-Zélande	896
Australie	926
Afrique du Sud	941

Donc pour les jeunes filles à marier des vieux pays, où sur chaque millier de couples, il y a une moyenne de 55 femmes qui ne peuvent trouver à se marier, le Canada et le Ceylan sont le paradis des Princes Charmants.

Pour compléter les renseignements, nous donnons ci-après la population des diverses provinces du Canada, par sexe:

	Hommes	Femmes
Ontario	1,299,290	1,223,984
Québec	1,011,247	991,456
Saskatch.	291,730	200,702
Col. Ang.	251,619	140,861
N.-Ecosse	251,019	241,319
Manitoba	250,056	205,558
Alberta	223,989	150,674
N.-Bruns.	179,867	172,022
I P Edouard	47,069	46,659
Yukon	6,508	2,002
Territoires	5,673	8,523

La province la mieux balancée sous le rapport du nombre d'hommes et de femmes, est l'Ile du Prince Edouard où la différence n'est, en faveur des hommes, que de 440, soit 9 pour cent.

Le Yukon est aux antipodes avec une différence en faveur des hommes de 225 pour cent.

Dans la province de Québec cette différence est de 2 pour cent.

LES CAPITAUX FRANCAIS

ET LA CAMPAGNE SENTIMENTALISTE DE LA MARINE BORDEN.

"Du Canada".

Le voyage au Canada, ce printemps, de la délégation du Comité France-Amérique et la présence et deux célèbres écrivains français au Congrès du parler français à Québec, ont remis le Canada à la mode en France. La courte visite que viennent d'y faire MM. Borden, Hazen, Doherty et Pelletier y a aussi contribué.

Et de même que M. Hanotaux, parlant de ses impressions de voyage insiste toujours sur le point de vue économique lorsque l'on a bien soin de présenter le côté économique des relations franco-canadiennes au premier plan, il se produit dans le haut commerce et la haute finance de France un courant très favorable à notre pays et à ses progrès.

Voilà de la propagande profitable et qu'il faut encourager.

Nous commençons à en ressentir les effets. Les capitaux français s'intéressent de plus en plus aux entreprises canadiennes. Les industriels français suivent d'un oeil intéressé nos progrès pour deviner nos besoins et venir nous faire des offres.

Nous avons déjà, placés par une seule institution française, plus de $45,000,000 de capitaux français, rapportant, en toute sécurité un intérêt que l'on considère en France comme très avantageux.

Notre bourse reçoit assez fréquemment des ordres d'achats de nos bonnes valeurs industrielles pour le compte de capitalistes français.

Nous devons donc nous efforcer de maintenir entre la France et nous ces excellentes et profitables relations d'affaires et nous nous réjouirons de tout ce qui pourra, de ce côté de l'Atlantique ou de l'autre, élargir et multiplier ces relations mutuellement avantageuses.

Mais nous devrions nous garder de ces appels à un sentimentalisme dévoyé et morbide, que certaine presse emploie, dans un but politique, avec l'unique objet de faire accepter par nos bons Canadiens une politique impérialiste à laquelle ils sont par nature tout à fait réfractaires.

Ces appels sont dangereux parce que la principale attraction du Canada pour les capitalistes étrangers, c'est précisément son isolement du tourbillon militariste qui est en train de ruiner les grandes nations d'Europe.

Tant que nous emploierons les capitaux qui nous viennent d'Europe à développer notre outillage économique, les capitalistes y trouveront une sécurité de premier ordre pour leurs placements.

Si nous allons leur faire croire que nous avons besoin de leurs capitaux pour construire des "dreadnoughts", ils nous fermeront promptement leur caisse et nous laisseront à nos propres ressources.

Voilà pourquoi nous regrettons profondément cette campagne mélodramatique où l'on fait appel à une sentimentalité qui n'existe chez nous que très atténuée, et que nous considérons cette campagne comme absolument dangereuse, et de nature à nuire énormément aux relations fructueuses que des esprits plus pondérés s'efforcent de maintenir et de développer avec notre ancienne mère-patrie.

UNE NOUVELLE CONFEDERATION

Un nouveau projet de Confédération

Est-ce une nouvelle confédération britannique qui se prépare dans l'Amérique tropicale:

Sir Harry Johnson, un explorateur anglais qui s'intéresse beaucoup à la race noire, vient de lancer le projet d'unir sous un gouvernement fédératif les nombreuses colonies semi-autonomes qui composent les Antilles anglaises en y adjoignant la Guyane Anglaise qui fait partie du continent Sud-Américain et le Honduras britannique, dans l'Amérique centrale.

La plupart de ces colonies étaient représentées à la conférence qui a eu lieu au printemps dernier à Ottawa, pour négocier un traité de réciprocité avec le Canada.

Leur annexion à la confédération canadienne a été proposée à diverses reprises; mais l'éloignement géographique, la diversité des éléments de la population et des conditions d'existence rendent cette idée à peu près irréalisable.

Il n'en serait pas ainsi d'une confédération entre elles de toutes ces colonies, qui sont gouvernées chacune par un gouverneur général, nommé par Downing Street, et un Conseil lgislatif, parti nommé, parti electif.

Isolées, elles sont impuissantes à rien faire pour le développement de leurs industries et de leur commerce. Confédérées, elles auraient une autonomie semblable à la nôtre et pourraient prendre des initiatives qui ne leur sont pas permises aujourd'hui.

Leur population totale est de 1,750,000 habitants, sur lesquels, d'ailleurs, il n'y a que 125,000 habitants de race blanche, le reste étant un mélange de races africaines importées avec les Caraïbes aborigènes.

L'ouverture prochaine du canal de Panama les place sur la route directe du commerce entre l'Europe et les pays baignés par le Pacifique. Une confédération leur permettrait de profiter de cette situation pour améliorer leurs ports et stimuler la production de leur sol si fertile.

On proposerait Kingston, à la Jamaïque, comme capitale de la confédération; quoique la Guyane fournisse à elle seule près de la moitié de la population totale.

Pour notre part, nous verrions avec le plus grand intérêt cette nouvelle évolution de la politique coloniale britannique et nous nous réjouirons de voir les Antilles suivant l'exemple du Canada, de l'Australie, du Sud-Africain, se confédérer pour arriver à un progrès dont nos intérêts particuliers ne pourraient que profiter.

LE TRANSPORT DU GRAIN DANS L'OUEST

Ottawa, 2 — Le gouvernement fait tout son possible pour faciliter le transport de la récolte de grain de cette année. La commission des chemins de fer, la commission du grain, le ministère de l'industrie et du commerce et celui des chemins de fer, ainsi que la commission du Transcontinental ne s'occupent actuellement que de cette grave question. L'Association des manufacturiers a, de son côté, envoyé à tous ses membres une lettre-circulaire les priant de faciliter le mouvement des wagons en faisant charger et décharger ceux-ci le plus rapidement possible.

Le gouvernement espère que les difficultés éprouvées l'année dernière dans le transport du grain de l'Ouest ne se répèteront pas. La commission des chemins de fer a, d'ailleurs constaté que les compagnies ont fait les préparatifs nécessaires. Le Pacifique Canadien, le Canadien Nord et le Grand Tronc Pacifique ont de 20,000 à 22,000 wagons et 500 locomotives de plus qu'en 1911. Ces compagnies ont dépensé, afin d'augmenter leur matériel roulant, au moins $17,000,000, et cette amélioration dont l'utilité est incontestable est le résultat d'une conférence qui a eu lieu l'hiver dernier, entre les membres du cabinet et les directeurs des compagnies de chemins de fer.

LA SITUATION POLITIQUE CANADIENNE

Les événements viennent chaque jour démontrer l'excellence de la politique libérale.

Et chaque pour, s'affirme de plus en plus le prestigieux empire de Sir Wilfrid Laurier sur le peuple canadien.

Grâce au magnifique développement économique de l'Ouest, il a fallu songer à multiplier les moyens de transport des prairies vers la mer.

Dès 1903, Sir Wilfrid Laurier lançait l'idée du Transcontinental. Il fut vivement critiqué par les "sages" de l'opposition tory. Il perdit même l'un de ses collègues, l'hon. M. Blair, qui se disait effrayé de l'extravagance d'une telle entreprise.

Nous sommes en 1912. Le Transcontinental sera bientôt terminé. Le Chemin de fer de la Baie d'Hudson est à peine commencé — et déjà, oui déjà! l'on prévoit qu'il faudra "décongestionner" davantage des champs de blé.

La récolte atteindra bientôt le chiffre fabuleux de 300 millions de boisseaux.

Sage prévoyant de l'avenir, Sir Wilfrid Laurier comprenait l'urgence d'outiller nos voies de transport afin de faire face à la situation qui se dessinait si nettement à ses yeux.

Mais il y a plus, il fallait ouvrir de nouveaux marchés aux produits de l'ouest. Le Canada et l'Angleterre n'en consomment qu'une partie. L'excédent doit être expédié ailleurs. L'Ouest réclamait le marché américain avec ses 90 millions de consommateurs. Et par le pact conclu avec Washington, nos cultivateurs trouvaient de l'autre côté de la frontière un marché rémunérateur.

Sir Wilfrid Laurier, sans heurter les intérêts industriels des vieilles provinces, mettait ainsi d'accord l'Ouest et l'Est.

De même pour la politique navale du Canada. Sir Wilfrid Laurier avait trouvé la vraie, la seule solution pratique:

Une marine canadienne, battant pavillon canadien, chargée de défendre le littoral canadien, et, en cas de danger imminent, se liguant avec l'amirauté britannique pour assurer le maintien de la suprématie navale de la métropole.

Cette politique sauvegardait notre dignité nationale et en même temps nous permettait de remplir, d'une façon rationnelle ,nos devoirs et nos obligations envers l'Empire.

Nous avons dit pourquoi et comment Sir Wilfrid Laurier fut renversé.

Nous savons par quelle combinaisons malsaines, l'opinion publique un instant égarée, mit fin au régime libéral, le 21 septembre 1911.

Il a fallu moins d'une année de la coalition Borden-Monk, pour se rendre compte de l'erreur fatale commise lors des dernières élections générales.

M. Borden a succédé à Sir Wilfrid Laurier — il ne l'a pas remplacé. — Il n'est pas à la hauteur des circonstances. La tâche de gouverner ce pays est trop gigantesque pour lui.

L'Ouest est en révolte contre sa politique à courtes vues. L'on parle ouvertement de sécession par delà les grands lacs. L'on fulmine contre la tyrannie des trusts. Les cultivateurs dénoncent l'égoïsme féroce des manufacturiers.

La grande province de la Saskatchewan vient de s'insurger contre le gouvernement fédéral.

Sur la question navale, l'impéritie du ministère est encore plus évidente.

Lors de la dernière session, M. Borden refusait de répondre aux questions de la gauche, parce que, disait-il, il voulait au préalable consulter l'Amirauté.

Il a consulté l'Amirauté et maintenant voici qu'il revient au Canada pour consulter ses collègues... et Sir Wilfrid Laurier!

Ses collègues? nous savons en quelle piteuse posture ils sont. Et c'est bien pour se tirer d'embarras qu'il voudrait consulter Sir Wilfrid Laurier.

M. Borden a-t-il réellement besoin de l'avis de Sir Wilfrid? Il connait l'attitude du chef libéral sur la question navale. Il a appuyé naguère, la politique Laurier, et s'il l'a dénoncée depuis, c'est parce qu'il voulait soulever les préjugés et les passions de l'Ontario et de Québec.

Il a atteint son but.

Il est au pouvoir et il est forcé d'accepter le programme qui avait été tracé par le Grand Canadien.

Il reconnait son impuissance, mais pour sortir du bourbier il ne dédaignerait pas de s'accrocher aux pans d'habits du chef de l'opposition.

M. Borden a voulu devenir premier ministre, en soufflant le chaud et le froid, en attisant le feu du fanatisme, en soulevant l'Est contre l'Ouest, en prêchant la haine et la discorde. Il a recruté dans les rangs de son parti, tous les exaltés et tous les intolérants.

Il se rend compte, après douze mois d'expérience qu'il a fait faillite.

Si le peuple était consulté, Sir Wilfrid Laurier redeviendrait l'aviseur constitutionnel du gouverneur-général. Il serait, comme il l'a été durant quinze ans, le guide sage, éclairé et prudent de notre pays.

Que M. Borden fasse des élections s'il se sent impuissant.

Le peuple lui choisira un remplaçant!

LE BILL DE PANAMA ET LE CANADA

La signature du bill de Panama par le président Taft a mis la dernière touche à l'oeuvre de répudiation par les Etats-Unis d'un traité solennel conclu avec une nation amie.

Désormais, il ne faudra regarder un traité avec les Etats-Unis que comme devant durer aussi longtemps qu'il plaira au congrès et au président, aussi longtemps que ce traité ne restreindra pas l'appétit de quelque groupe influent ou n'offrira pas à l'un des partis politiques l'occasion de se faire une popularité de mauvais aloi.

Le geste du congrès est absolument regrettable, plus peut-être encore par sa portée morale que par le dommage qu'il peut causer aux pays étrangers.

L'Angleterre, en signant le traité Hay-Pauncefote qui donnait carte blanche aux Etats-Unis dans l'isthme de Panama, sauf à respecter les droits des tiers, avait cru assurer la libre circulation du canal non seulement à ses propres navires, mais aussi à ceux de tous les pays maritimes. Elle vient d'être désillusionnée et n'en est pas de bonne humeur.

Il lui reste encore un recours: l'appel au tribunal de la Haye.

Des membres du congrès prévoyant cet appel, ont déclaré que les Etats-Unis devraient s'y refuser d'abord, parce que le canal de Panama fait partie du territoire des Etats-Unis et qu'il s'agit, par conséquent, d'une législation touchant un sujet absolument "domestique" et ne regardant pas, par conséquent, le tribunal international; ensuite parce que, suivant le candide aveu d'un sénateur, les Etats-Unis sont certains de perdre leur cause à La Haye, même s'ils avaient raison.

Si les Etats-Unis refusent de soumettre le cas au tribunal international de La Haye, que fera l'Angleterre, que feront les autres nations commerciales: l'Allemagne, la France, l'Italie?

Il n'est guère possible qu'il en résulte un "casus belli." Une guerre coûte trop cher actuellement. Ce sera plutôt une série de représailles diplomatiques, économiques, tarifaires, qui ne manqueront pas d'incommoder considérablement des intérêts américains.

Pour le Canada, il souffrira probablement plus que toute autre pays de la [illegible] établie pour les péages sur le canal, dans son commerce de transports entre les provinces de l'Atlantique et celles du Pacifique.

Il est possible, d'autre part que, advenant l'avènement de M. Woodrow Wilson à la présidence des Etats-Unis, on nous laisse pressentir que nos intérêts particuliers pourraient être sauvegardés par un traité spécial, couvrant en même temps d'autres questions économiques.

Et le gouvernement de M. Borden pourrait bien être appelé à discuter la proposition de négocier de nouveau la réciprocité avec les Etats-Unis.

C'est peut-être une perspective assez éloignée; tout de même nous sommes déjà curieux de savoir ce que les farouches anti-réciprociste de l'année dernière répondraient à des ouvertures qui leur seraient faites en ce sens.

NOUVELLES REGIONALES

VERMILION, Alta.

Les foins sont finis... ou à peu près, dans notre district. Ce n'est pas que nous ayons à nous féliciter du temps, car la pluie et la grêle nous ont souvent rendu visite. Surtout la semaine dernière, ce qu'il est tombé d'eau, c'est inouï, les rues de Vermilion n'étaient que marécages, bien des chasseurs avaient sorti fusils et cartouches, pensant toujours voir apparaître des canards sauvages, des bécassines ou des longs-pieds.

Maintenant les fermiers songent sérieusement à la moisson, ils sont tous à huiler les 80 godets de leurs moissonneuses et à affûter leurs couteaux. Un moment on a été à court de ficelle à Vermilion.

Mais cela n'est qu'un on-dit. Les agents de machines savent assez leur métier pour ne pas se laisser prendre de court. D'un autre côté il est certain que lorsqu'on voit, comme chez Naylor, 41 fermiers venir dans la même journée demander de la ficelle, on peut se trouver géné, mais cela n'a qu'un temps, un coup de téléphone ou de télégraphe est vite donné.

—Dans sa dernière réunion, le Conseil Municipal de Vermilion a autorité le C. N. R. à placer des tuyaux le long du côté Est, avenue Oliver, sud de la voie ferrée.

Il avait antérieurement demandé au C. N. R. du terrain propre à construire un hôpital. Davidson et McRae, leurs agents, ont répondu qu'il y en avait de disponible à $60 l'acre. La ville décida d'en prendre 10 acres.

Il constate avec satisfaction l'extension prise de jour en jour par les demandes d'éclairage électrique en ville. La pose des poteaux se fait avec rapidité selon les demandes.

Il autorise la construction de trottoirs en bois — 4 pieds de large — dans diverses rues. On en a placé un notamment pour relier la maison de M. le Maire à la Première Rue. A tous points de vue c'était nécessaire, car ce quartier était un peu déshérité.

—Avertissons encore une fois les amateurs de poules de prairie que ce n'est que dans le mois d'octobre qu'ils peuvent se livrer à la chasse de ce gibier. En tout autre moment ils peuvent être pincés par le garde assermenté. Les canards et les cygnes, du 23 août au 31 décembre. Les fermiers qui sont démangés de la passion de la chasse, peuvent déverser leur bile et... leurs plombs, toute l'année, sur les éperviers, les corbeaux, aigles, etc, mais jamais le dimanche.

Un journal conservateur de Régina, organe autorisé de M. Borden, déclare dans un de ses derniers numéros, que par suite de leur vote récent les fermiers de Saskatchewan ont délié M. Borden de ses promesses d'accorder aux provinces de l'Ouest la propriété de leurs ressources naturelles.

Si nous nous souvenons bien le transfert de cette propriété ne repose pas uniquement sur une promesse de M. Borden mais sur un article inséré depuis fort longtemps au programme du parti conservateur.

M. Borden en prend vraiment trop à son aide avec la mise à exécution du programme de gouvernement de son parti.

Il agira sagement en ne laissant pas s'accréditer l'information de la feuille conservatrice de Régina.

Des progrès si rapides sont faits dans la construction du chemin de fer Grand Tronc Pacifique, que l'on s'attend à ce que la ligne entre Prince Rupert et Winnipeg soit terminée à la fin de 1914.

VILLE D'EDMONTON

Horairé du service des tramways

L'horaire ci-dessous est en vigueur, durant la semaine, à partir du 19 août 1912:

1o. North Edmonton à l'avenue Albany, par l'Avenue Namayo — lumières bleues.

Les tramways partent de North Edmonton à 6 h. 06 a.m. puis toutes les 12 minutes jusqu'à 12.18 p.m.

Les tramways partent de l'Avenue Albany à 6 h. 12 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.48 p.m.

2o. Rue Douglas—Avenue Athabasca via Avenue Syndicate — lumières vertes.

Les tramways partent de l'Avenue Alberta, coin Kirkness à 6 h. a.m., et de l'Avenue Alberta et rue Douglas à 6 h. 48 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.44 p.m.

Le stramways partent de l'Avenue Athabasca à 6 h. 36 a.m. et toutes les 12 minutes jusqu'à minuit.

3o. Réseau de la rive sud. Du pont de l'Avenue Jasper Est à la Septième rue — lumières rouges.

Les tramways partent de l'Avenue Namayo pour la rive Sud à 5 h. 55 a.m., puis toutes les 10 minutes jusqu'à 11.45 p.m.

Les tramways partent de la Septième rue O, pour la rive nord toutes les 10 minutes jusqu'à minuit.

4o. Highlands, de la 16ème rue au Terminus, — lumières blanches.

Les tramways partent de la 16e rue à 6 h. 30 a.m., puis toutes les 30 minutes jusqu'à 11 h. p.m.

Les tramways partent du Terminus — Highlands — à 7 h. a.m. puis toutes les 30 minutes jusqu'à 11 p.m.

5o. Première rue, de [illegible] à l'Avenue Vermilion et Huitième rue. — Lumières blanches.

Les tramways partent de l'Avenue Jasper par la 1ère rue à 6 h. 20 a.m., et toutes les 3 minutes jusqu'à 11.52 p.m.

Les tramways partent de la 8e rue, avenue Vermilion à 6 h. 38 a.m.; puis toutes les 18 minutes jusqu'à minuit.

Tramways de nuit — Owl.

Ces tramways assurent le service suivant:

Vers l'ouest:

Départ de l'Avenue Alberta, rue Kirkness, à 11 h. 48 p.m., de la rue Clarke, avenue Namayo, à 11.56 p.m. De l'avenue McDougall et Jasper à 12 h. p.m., de la Première rue et Jasper à 12.03 a.m. De la 9ème rue et Jasper à 12 h. 08 a.m., arrivée à l'avenue Albany et 24ème rue à 12 h. 20 a.m.

Vers l'est:

Départ de l'Avenue Albany, 24e rue à 12.25 a.m., de l'avenue Jasper, 9ème rue, à 12.37 a.m.; de la 1ère rue à 12.42 a.m., de l'Avenue McDougall à 12.43 a.m., de la rue Clarke et Namayo à 12.51 a.m. Arrivée à l'Avenue Alberta à 1 h. a.m.

Les voyageurs ayant des correspondances devront payer 5 cts pour monter dans ces tramways.

W. T. WOODROOFE,
Surintendant.

Deux compagnies différentes font des préparatifs pour l'établissement d'un parc pour l'élevage du renard, près de St-Jean, N.B., surtout pour l'élevage du renard bleu.

CAUSERIE RURALE

OU CONSERVER LA CREME

Conservation en cave. — Presque toute la crème envoyée aux beurreries est conservée en cave. Notre propre expérience nous a convaincu que, dans une cave ordinaire de ferme, ou du moins dans une cave aussi fraîche qu'une cave de ferme, il est impossible de tenir la crème douce pendant trente-six heures, pour livraison tous les deux jours. Nous avons reconnu également que la crème laissée non couverte dans une cave y prenait un goût prononcé de cave et que le beurre avait une tendance à devenir rance.

Conservation dans l'eau mélangée de glace. — Nous avons trouvé que le moyen le plus commode et le plus efficace pour tenir la crème douce tout en lui conservant un bon goût est de la mettre dans un bidon profond que l'on place dans une cuve remplie d'eau et de glace immédiatement après l'écrémage. Nous pouvons recommander une cuve isolée. Elle est à parois et à fond doubles et l'espace entre les parois, de 4 pouces de large, est rempli de ripes de planeur; le couvercle et le fond sont isolés de la même manière. Cette cuve est doublée à l'intérieur de tôle galvanisée. Elle est un peu chère mais très économique au point de vue de la quantité de glace employée. Si l'on n'a pas de cuve de ce genre on pourra se servir d'une cuve en bois ordinaire. Toutes les cuves devraient être munies de couvercles qui aident à maintenir la température de l'eau et de la crème au point convenable.

Conservation de la crème dans un réfrigérateur. — Quelques-uns recommandent de mettre la crème dans un réfrigérateur aussitôt après l'écrémage.

Pour régler cette question, nous avons pris deux lots de crème; l'un a été placé dans l'eau mélangée de glace, l'autre dans un bon réfrigérateur.

Le réfrigérateur avait pris 43 livres de glace de plus que l'eau. La température moyenne de la crème tenue dans le réfrigérateur était de près d'un degré plus basse que celle de la crème tenue dans l'eau et cependant elle accusait presque deux fois plus d'acidité. C'est que probablement le refroidissement se fait plus rapidement dans l'eau mélangée de glace que dans l'air froid.

Dans les deux cas les bidons de crème avaient été tenus couverts et le goût de la crème était resté pratiquement le même dans les deux lots, pendant toute la durée de l'épreuve.

Soumis à l'appréciation au moment où ils venaient d'être faits les deux lots de beurre obtinrent 42.5 points pour le goût. Trois semaines plus tard le beurre provenant de la crème refroidie dans l'eau glacée obtenait 40.77 points et l'autre 39.88 points.

On observera que la crème refroidie à 55 degrés peu après l'écrémage se conserve absolument douce pendant trente-six heures, c'est-à-dire assez longtemps pour n'être livrée que tous les deux jours. On peut obtenir cette température dans la plupart des fermes avec de l'eau ordinaire de puits si l'on se sert de la cuve isolée. Au cas où l'eau seule ne suffirait pas à maintenir cette température on devra employer de la glace.

La crème que l'on veut conserver douce pendant quatre-vingt-quatre heures, ou pour la livraison deux fois par semaine, doit être refroidie à 48 degrés. Il est nécessaire pour cela d'employer de la glace. Le lot que l'on avait tenu quatre-vingt-quatre heures à 54 degrés avait été refroidi dans une cuve isolante, avec de l'eau de puits à 48 degrés, changée soir et matin. Cette crème était tout à fait aigre quand on la porta à la beurrerie.

Nous avons pu conserver de la crème parfaitement douce pendant quatre-vingt-quatre heures, mais elle n'avait plus le goût net et agréable de la crème conservée pendant des périodes plus courtes.

Le "goût de vieux' si fréquent dans le beurre de crème ramassée, provient le plus souvent de ce que la crème a été gardée plus de deux jours sur la ferme. On y remédiera guère tant qu'on persistera à ramasser la crème moins de trois fois par semaine.

Dans les beurreries où l'on pratique la pasteurisation, on constate que la perte de gras dans le lait de beurre est plus élevée quand la crème arrive "sûre" à la fabrique que quand elle arrive "douce." La perte de gras est plus forte également dans le cas de la crème pauvre que dans celui de la crème riche. La crème séparée à la ferme ne devrait jamais contenir moins de 27 à 35 pour cent de gras de beurre.

ON DECOUVRE DU GAZ NATUREL PRES DE REGINA

Régina, 3 — Des ouvriers employés à creuser un puits artésien près de Pense, Sask, ont atteint ce matin une couche de gaz naturel que l'on croit considérable. Lorsque le foret employé aux fouilles atteignit une profondeur de 1500 pieds une trombe d'eau jaillit du fond du puits. Le gaz fut enflammé et on ne put l'éteindre qu'avec difficulté. Des hommes d'affaires de Régina sont immédiatement partis pour aller étudier cette découverte.

LA "FILLE DU CIEL"

Le drame chinois que Pierre Loti a écrit en collaboration avec Judith Gautier et dont le Century Theatre de New-York offrira prochainement la primeur au public américain, comporte une haute leçon de philosophie historique. A travers les péripéties imaginées par l'auteur, nous assistons au choc réel et formidable de deux civilisations, de deux races, de deux âmes qui depuis des siècles sont en conflit dans le vaste empire des jaunes. Parviendra-t-on un jour à les harmoniser? Tel est la question qui se pose. Pierre Loti ne semble guère croire à une solution pacifique. En dépit des rêves de concorde auxquels invite la nouvelle république, il est à croire que Chinois et Mandchous mesureront encore leurs forces bien des fois.

Pour comprendre la portée de cette pièce, il faut avoir parcouru la relation des événements qui, dans le passé, mirent aux prises la dynastie des Ming et celle des Tsin. Au nord de la Ville Secrète, en dehors des murs qui entourent le Palais Impérial de Pékin, se dresse une colline au triple sommet toute couverte de cyprès. Parmi leurs masses sombres scintillent les toits dorés d'une pagode. De ces hauteurs l'empereur Tsung Ching, le dernier des Mings, vit son pouvoir s'écrouler définitivement après que ses sujets révoltés sous la conduite de Li-Tse-Ching eurent saccagé le palais ancestral. Un eunuque infidèle leur livra les clés d'une porte de la Cité Eternelle. A l'appel d'alarme des gongs et des cloches les gardes répondirent par la désertion. Pris de panique les officiers et les ministres s'enfuirent. Alors, pour éviter les horreurs de la profanation l'impératrice s'étrangle. L'empereur, après avoir tué sa fille de ses propres mains se pendit à l'aide de sa ceinture. Un serviteur qui n'avait pas voulu l'abandonner mourut volontairement avec lui. Telle fut la fin officielle des Mings en 1644.

Le rebelle Li Tse Ching ne profita d'ailleurs pas de sa victoire. Son rival, le général Wu San Kwei, ayant pactisé avec les tribes manchoues, originaires de la vallée de Hootooala le chassa des positions acquises et les hordes conquérantes s'installèrent à Pékin. Elles y ont régné jusqu'à la récente proclamation de la république.

Pendant ces trois siècles les Tartares Manchous furent obligés de réprimer les révoltes sans cesse renaissantes des Chinois. Ceux-ci ne voulurent jamais les considérer autrement que comme des usurpateurs. A chaque tentative en vue de la restauration du pouvoir chinois de sanglantes représailles étaient exercées. Mais la dynastie des Fils du Ciel n'en était pas moins secrètement honorée et dans les provinces du Sud il arriva souvent au descendant des Mings de régner parallèlement au roi tartare et presqu'avec autant d'éclat que lui.

Dans la préface de la "Fille du Ciel" Pierre Loti raconte qu'il n'y a pas plus de vingt ans que les Chinois proclamèrent à Nankin, Ron Tsin Tse — la floraison définitive — auquel ils rendirent hommage pendant dix-sept ans. A la fin l'empereur tartare réussit à supprimer ce rival après un massacre terrible auquel échappa cependant le petit prince des Mings, fils de Ron Tsin Tse.

Une trêve à l'hostilité qui divisait Chinois et Manchous se produisit pourtant lorsque Kwang Tsu monta sur le trône manchou. Sous son règne la voix du philosophe réformateur Kan You Wey fut enfin entendue et peut-être songea-t-on sérieusement à un compromis qui put désarmer les deux factions ennevies.

Quoi qu'il en soit, Pierre Loti, s'emparant de l'empereur Kwang Tsu et du conseiller Kan You Wey comme personnages essentiels de son drame, a essayé de nous montrer par de symboliques épisoles, les difficultés d'une pareille tâche. L'empereur tartare décide un beau jour d'assister aux cérémonies qui marqueront le sacre de l'impératrice chinoise de Nankin. Il admire en secret cette rivale dont il connaît par ses espions les moindres gestes. Volontiers il reconnaît la supériorité artistique et intellectuelle de la race qu'elle défend. Il a même écrit pour la chanter des poèmes ciselés avec soin dans le recueillement de son palais. Mais il veut voir de ses yeux la créature superbe qu'il pare ainsi d'idéal et qui évolue dans son imagination. Dans ce dessein il fait arrêter le vice-roi du Sud qui s'apprêtait à se rendre à Nankin. Ayant usurpé sa qualité et ses vêtements, il arrive au palais de l'impératrice.

Il n'est pas déçu. Tout au contraire, la Fille du Ciel éveille en lui une passion absolue. Il jure de la servir avec fidélité et dans un discours enflammé laisse transparaître la ferveur de ses sentiments intimes.

A son tour l'impératrice est touché- par cette téméraire démonstration. La noblesse de celui qu'elle prend pour le vice-roi la hardiesse de sa parole son autorité l'inclinent à l'amour. Elle ne peut longtemps se faire illusion sur ses pensées. Ce n'est pas de l'estime qu'elle a pour le vice-roi, c'est quelque chose de plus doux et de plus fort.

Tout à coup on découvre un complot préparé pour enlever le petit prince des Mings. L'impératrice alarmée consent à se séparer de son fils. Qui donc l'emmènera en lieu sûr? Le vice-roi du sud semble tout indiqué. On le cherche. Il a disparu. La consternation augmente quand le véritable vice-roi envoie un message pour s'excuser et expliquant comment il a été arrêté. En toute hâte on fait fuir le rejeton de la dynastie céleste.

Il n'était que temps, les Tartares avertis de ces événements, arrivent devant la citadelle de Nankin semant l'épouvante sur leur passage. La Fille du Ciel, comprenant que tout est perdu, est sur le point de s'empoisonner au milieu de ses dames d'honneur, quand des émissaires tartares demandent à parlementer. O stupeur! leur chef n'est autre que celui qui se fit si audacieusement passer pour le vice-roi du Sud lors du couronnement. Il refuse de révéler son nom et sa qualité mais il promet la grâce de tous les combattants chinois en ajoutant que les ordres de son maître n'étaient point de perpétrer de pareilles horreurs!

L'impératrice refuse la merci du Tartare. Alors l'empereur la supplie de lui accorder l'honneur de tomber à ses côtés. Il n'obtient même pas cette faveur. La bataille reprend donc et les Chinois meurent à leur poste, heureux de se sacrifier pour la Fille du Ciel. Au moment où celle-ci va boire un breuvage empoisonné, ses derniers sujets la supplient de ne pas mourir encore. On l'enferme vivante dans les tombeaux cachés du palais où elle attendra jusqu'à ce qu'elle puisse s'échapper par une issue dérobée. Alors les combattants s'entretuent pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi.

Les Tartares exécutent en masse les Chinois et partout la fureur manchoue, s'exerce impitoyablement contre eux. L'impératrice est capturée et amenée au Palais Impérial de Pékin. Alors a lieu la plus pathétique des entrevues entre le monarque tartare et la Fille des Mings. Il lui offre de reconcilier les races et de réunir les deux trônes. Une dynastie unique apportera le bonheur aux deux peuples désormais alliés. Quelle oeuvre merveilleuse à accomplir! Quelle date dans l'histoire!

L'impératrice reste inflexible. Trop de sang sépare les Tartares des Manchous. Son fils a été sacrifié, des milliers de têtes sont tombées, la voix des morts l'appelle. Son devoir est de gagner le royaume des ombres et de restr fidèle aux ancêtres. Elle ne faillira pas, que son généreux ennemi lui permette de prendre le fatal breuvage.

Et le roi manchou obéit. La Fille du Ciel prend place à ses côtés sur le trône tartare après avoir vidé la coupe mortelle. Ayant réalisé jusqu'au bout ses promesses de souveraine, elle avoue son amour pour le Tartare. Sa conduite personnelle n'engage plus la race et elle succombe en accordant un suprême baiser à l'empereur.

Tel est l'acte sublime qui termine la pièce de Loti. Il en renferme toute la moralité. Les passions personnelles les plus émouvantes ne briseront pas la haine irréductible des deux nations et les Chinois préféreront comme la Fille du Ciel le sacrifice d'un amour terrestre au renoncement des grands principes sacrés.

BUREAU DE COLONISATION D'ALBERTA

Le Bureau de Colonisation, 224 Jasper Est, téléphone 6743, Edmonton, est actuellement en mesure de rendre de précieux services à tous nos compatriotes, tant de l'Est que de l'Ouest. Ses services sont gratuits et ses renseignements consciencieux.

Tout Canadien-français désireux d'une position soit dans le commerce, soit dans les métiers, ou sur des fermes, trouvera des amis dévoués au Bureau de Colonisation.

Plusieurs fermes améliorées peuvent être achetées à des conditions faciles et avantageuses, près d'Edmonton, la ville par excellence dans l'Alberta.

Ceux qui désirent des homesteads trouveront avantage à visiter les districts de Cold Lake, Rivière Castor, Dennisville et surtout Grandin, où une couple de cent familles peuvent être placées sur du magnifique terrain.

Pour informations particulières s'adresser au

Rév. J. A. OUELLETTE.
Directeur.

LA POLICE DE BRANDON

Elle n'est pas pure, si l'on en croit les accusations portées contre le chef et ses subalternes.

Brandon, Man., 2—A la suite de plaintes faites contre la police, par les membres de la ligue de réforme sociale et morale, le conseil municipal a chargé le juge Cumberland de faire une enquête sur les accusations portées contre la police. Les citoyens de Brandon accusent le chef de police et ses hommes de ne point faire leur devoir envers les maisons de jeux et les maisons de prostitution. Les accusations disent aussi que si les policiers n'ont pas fait leur devoir, c'est sur l'ordre du chef de police.

AUX LECTEURS DE LANGUE FRANÇAISE

Romans français. — Chefs-d'oeuvre de la littérature moderne. — Choix des auteurs les plus en renom.

Sur réception de la somme de soixante cents, en mandat-poste, il sera expédié à l'adresse de tous ceux qui en feront la demande, et sans autres frais, un volume complet et neuf, choisi parmi les chefs-d'oeuvres de la Littérature française.

Adresser toutes les demandes à la Boite postale 249, Castor, Alta.

ST-PAUL DE METIS



La Future Ville Située au Nord-Est d'Edmonton

LA NATURE A FAIT DE ST-PAUL LE CENTRE D'UNE REGION COMPRENANT 100 MILLES CARRES DES PLUS RICHES TERRES ARABLES DE L'ALBERTA.

Le C. N. R. construit actuellement un chemin de fer devant relier Edmonton a St-Paul des Metis. Une partie considerable du talus est deja terminee a l'extremite ouest. Les arpenteurs ont traverse le centre de St-Paul il y a quelques jours et des piquets indiquent ou sera situee la gare; c'est au centre meme du village. La voie ferree traverse notre subdivision; il est tres probable que les trains entreront a St-Paul cet automne; le gouvernement provincial a garanti les obligations du C. N. R. pour la construction de cette voie ferree et le texte de la loi de garantie oblige la Campagnie a atteindre St-Paul cet automne.

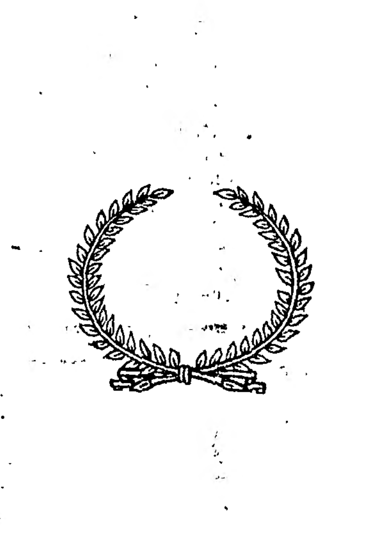
St-Paul est incorpore, la gare doit etre a l'interieur du territoire de la Corporation. Nous possedons la propriete ou sont construits le plus vieux magasin et la plus vieille maison de St-Paul; nous n'avons subdivise que 40 acres et tous nos lots sont des lots d'affaires au centre du village. Cette propriete est connue sous le nom de Homestead Poitras.

Dans son numero de la semaine derniere le "Courrier de l'Ouest" publiait en premiere page un article sur St-Paul des Metis, dont nous extrayons les passages ci-dessous:

"Le Rev. M. J. A. Ouellette, cure de la paroisse de l'Immaculee Conception et directeur du Bureau de Colonisation d'Alberta, est de retour d'un voyage a St-Paul des Metis. Le trajet s'est effectue d'une facon remarquablement rapide par automobile entre Vegreville et St-Paul des Metis; les chemins entre ces deux localites sont dans un etat parfait et la distance qui est de 60 milles environ est aisement couverte en trois ou quatre heures.

Le Rev. M. Ouellette est revenu absolument emerveille des perspectives de la recolte; les champs de ble et d'avoine presentent une apparence splendide; en divers endroits la moissonneuse est deja a l'oeuvre. Le grain murit rapidement grace aux journees ensoleillees qui depuis quelques semaines favorisent la region de St-Paul et dans quelques jours la moisson sera generale. Le rendement promet de depasser la moyenne des cinq annees precedentes.

Le village de St-Paul meme fait des progres extremement rapides; ceux qui n'ont pas revu le village depuis l'an dernier seraient sans doute absolument stupefaits de constater l'activite qui regne a St-Paul, l'aspect de la rue principale les derouteraient completement. Le nouveau conseil du village fait entreprendre d'importants travaux.



Le Rev. M. Ouellette nous dit qu'il etait a St-Paul lorsque les arpenteurs du chemin de fer Canadian Northern ont traverse le village et qu'il a assiste a l'etablissement du trace. La gare sera situee au centre meme de St-Paul.

Le district de St-Paul des Metis est, au point de vue agricole, l'un des plus riches de l'Alberta et l'un des mieux colonises; il y a dans un rayon de 50 a 75 milles, une population rurale suffisante pour que St-Paul puisse tres rationnellement atteindre a une population de 10,000 ames en moins de cinq ans."

Si les previsions de M. l'abbe Ouellette se realisent les lots que nous vendons actuellement a $200 vaudront alors de $2,000 a $10,000. Vous ne pouvez perdre en achetant ces lots. St-Paul deviendra une localite importante et un centre actif de chemins de fer. Ce sera toujours le "coeur" d'une region vaste et fertile et tres peuplee.

Tous les lots que nous mettons en vente forment le noyau d'une future cite, ce n'est actuellement qu'une petite subdivision de 40 acres avec une large rue principale. Il doit y avoir une localite importante dans un district agricole aussi riche. St-Paul sera cette localite principale. Sa position en a fait un centre actif sans chemin de fer. Et maintenant les chemins de fer viennent!

St-Paul s'est developpe a 65 milles d'une gare de chemin de fer! Songez a cela!

Le trace de la voie ferree passe au milieu de nos 40 acres et la gare se trouvera au centre.

St-Paul est a moitie chemin entre Edmonton et Battleford et le C. P. R. et le G. T. P. y construiront bientot des embranchements venant du Sud. Aucune terre n'est la propriete des speculateurs autour de St-Paul. Il n'y a pas de terre du C. P. R., ni de la Baie d'Hudson, chaque quart est possede par un colon. Au Sud de la Saskatchewan, les terrains sont detenus par le C. P. R., la Baie d'Hudson et les speculateurs; ils sont vacants. Vous pouvez imaginer quelle difference il y a pour l'avenir d'une ville d'etre situ[illegible] dans une region deserte ou dans un district dont chaque quart de section est habite.

St-Paul croitra plus en deux ans que pendant la décade qui vient de s'écouler. Les lots que vous pouvez acheter actuellement pour $200 pourront etre bientot revendus pour $2,000 et $10,000.

Achetez des lots a Edmonton afin que le vendeur puisse acheter des lots a St-Paul. Voici une occasion sans pareille:

MONT-ROYAL.—Coin de l'Avenue Jasper et rue Est, lot 1, bloc 8, 49 1-2 x 150; aupres des "Highlands". Vue superbe du Parlement et de la ville. Comptant, $250. Prix total, $675.

GRAND TRONC ANNEX.—Lot 15, bloc 22. Comptant, $125. Prix total, $250.

GLENORA.—Lot superbe, lot 18, bloc 36. Moitié comptant, 6 et 12 mois. Prix, $1,000.

M. W. HOPKINS

Courtier en Immeubles. - - - - - - - Lots de St-Paul des Métis.

COIN DE L'AVENUE JASPER ET DE LA PREMIERE RUE. AU-DESSUS DU MAGASIN DE TABAC.

Téléphone, 1995. **Téléphone Privé, 6943.**

CHRONIQUE LOCALE

REUNION EXTRAORDINAIRE DE L'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE

Dimanche prochain, 8 septembre, à 3 h. de l'après-midi, il y aura réunion extraordinaire des membres de l'Association St-Jean-Baptiste d'Edmonton, à la salle de l'Ecole Séparée, Troisième rue.

Le R. P. Hudon, S.J., sera présent à cette réunion et son désir est de rencontrer tous les citoyens de langue française de notre ville qui s'intéressent à la question de l'instruction publique.

Les dames sont invitées à assister à cette réunion.

M. et Mme A. L. Auger, d'Edmonton, sont de retour depuis mardi d'un voyage en province de Québec.

M. Auger est allé assister à la convention de l'Alliance Nationale à Woonsocket, E.-U. Durant leur séjour dans l'est, M. et Mme Auger ont visité les grands centres de la province de Québec et des Etats-Unis.

MM. C. Goliard, A. Brouard et Alfred d'Osmoy, de Paris, sont actuellement à Edmonton où les appellent d'importants intérêts financiers.

Ces messieurs qui s'intéressent depuis longtemps à l'Ouest canadien et particulièrement à Edmonton, ont été très favorablement impressionnés par les progrès accomplis dans notre ville depuis cinq ans.

Il nous est agréable de remarquer que c'est sur les conseils de Monsieur René Lemarchant que Messieurs Goliard, Brouard et d'Osmoy se décidèrent il y a quelques années à faire des placements fonciers importants dans notre ville. L'énorme plus-value de la valeur des propriétés a fait l'étonnement de nos visiteurs; nous croyons savoir que leur précédent succès les encourage à augmenter leurs intérêts ici. L'intelligente propagande en faveur d'Edmonton, qui nous vaut ainsi chaque année l'arrivée de financiers français, mérite d'être vivement encouragée. Nous applaudissons de tout coeur à la réussite de ceux qui s'y emploient.

MM. Eddie Wadleigh et Mastaï Bertrand sont de retour à Edmonton après un voyage de six mois à Hudson's Hope, sur la rivière La Paix, à l'extrémité ouest du Bloc de la Rivière La Paix.

De nombreux colons sont allés s'établir depuis quelques mois à Hudson's Hope. Parmi eux sont plusieurs Canadiens-français, notamment: le Dr Fredette, et MM. Ch. Paquette, T. et O. Landry, Coderre, Montpellier, Côté et Laserge.

Des arpenteurs travaillent actuellement à diviser deux townships à Hudson's Hope.

Le docteur et Mme Blais sont de retour à Edmonton, après un séjour de près d'un an à Paris. Durant leur absence d'Edmonton M. et Mme Blais ont visité toutes les principales villes d'Europe.

L'hon. sénateur Wilson, directeur de la maison Boivin-Wilson et de la Banque d'Hochelaga, est reparti la semaine dernière pour Montréal, après avoir fait d'importants placements à Edmonton.

L'hon. Jules Allard, membre du cabinet provincial de Québec, et le sénateur Lavergne, sont également repartis pour l'Est après un court séjour à Edmonton.

UN MARIAGE

Lundi dernier a été célébré le mariage de Mlle Marie Morin, fille de M. D. H. Morin, de notre ville, avec M. O'Driscoll. La bénédiction nuptiale a été donnée à l'église de l'Immaculée Conception par le curé de la paroisse, le Rév. M. J. A. Ouellette.

Un grand nombre de parents et d'amis des deux familles assistaient à la cérémonie religieuse.

Nous offrons à M. et Mme O'Driscoll nos meilleurs voeux de bonheur et de prospérité.

Nous apprenons avec plaisir que M. J. A. Lessard, gérant du "Courrier de l'Ouest" et Mme Lessard seront de retour demain d'un voyage de plusieurs semaines en provinces de Québec.

Nous apprenons avec regret le décès de Mme Hopkins, mère de notre concitoyen, M. W. Hopkins. Mme Hopkins est morte mardi soir à Hamilton, Ont.

Nous présentons nos vives condoléances à M. W. Hopkins.

M. J. A. Potvin, de North Portal, Sask., est de passage à Edmonton.

M. F. X. Boileau, de Duvernay, est également de passage à Edmonton.

LA GUERRE ITALO-TURQUE

La Turquie désire la paix. — Les puissances vont user de leur influence pour mettre fin aux hostilités.

New-York, 4 — Une dépêche de Paris dit:

"Le retour de M. Poincaré de Russie porte de nouveau l'attention vers l'Est et on semble croire à la fin prochaine de la guerre turco-italienne.

La Turquie est anxieuse de conclure la paix. La déclaration du ministre des affaires étrangères au correspondant du "Matin" l'indique suffisamment. Le ministre déclarait: Avant longtemps, nos relations étrangères seront de nouveau sur une base de paix." A Berlin et à Rome on semble croire aussi que la paix résultera des négociations semi-officielles qui se poursuivent.

La France, la Russie, l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne feront tout leur possible pour assurer la fin des hostilités, afin d'empêcher la nécessité de l'intervention des puissances étrangères dans la difficulté des Balkans. Car on ne semble pas enthousiaste à l'égard de la proposition du comte Berchtold, que les puissances se consultent afin de conseiller la Turquie. L'Italie voit d'un mauvais oeil la proposition d'assurer l'autonomie de l'Albanie, qui lui paraît faite dans le but d'augmenter l'influence de l'Autriche dans cette région et établir ainsi une sorte de protectorat moral.

La Russie n'aimerait pas à voir la population des Balkans, qu'elle considère comme ses protégés, sous le contrôle de l'Autriche.

LE NOUVEL EVÊQUE DU MANS

La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée comptant dans notre ville un grand nombre de missionnaires originaires du diocèse du Mans, Sarthe, France, nous croyons intéresser ces derniers en reproduisant ci-dessous un court article relatif à Mgr de La Porte, qui vient d'être nommé évêque du Mans en remplacement du regretté Mgr de Bonfils, et dont la consécration aura lieu le 1er octobre prochain. Cet article, qui est extrait du "Figaro," nous a été obligeamment communiqué par M. René Lemarchand, également originaire du département de la Sarthe, et dont l'oncle, le Révérend Père René Rémas, fut le premier missionnaire qui partit du diocèse du Mans pour venir évangéliser les indiens du Nord-Ouest, il y a 65 ans. Le R. P. Rémas, qui devait être suivi, depuis lors par tant d'enfants du diocèse, avides comme lui de se dévouer à l'apostolat dans les plaines d'Alberta et de Saskatchewan, eut pour compagnon de voyage le R. P. Végreville, originaire du département du Maine qui faisait alors partie du diocèse du Mans.

Voici l'article du "Figaro":

"Le nouvel évêque du Mans, Mgr de la Porte, est un des membres les plus éminents du clergé français; sa candidature au siège épiscopal laissé vacant par la mort de Mgr Bonfils, était patronée par Mgr Gibier, l'illustre évêque de Versailles. Ce patronage indique combien M. l'abbé de la Porte était connu dans le monde ecclésiastique; son zèle apostolique et sa haute compétence en matière de formation cléricale l'ont mis au premier plan. Mgr de la Porte est âgé de 55 ans et il a passé la plus grande partie de sa vie dans les séminaires où il a occupé des charges importantes. En 1900, il fut nommé supérieur du Grand Séminaire de Versailles; quelques mois avant son élévation à l'épiscopat Mgr Gibier, reconnaissant sa valeur remarquable, l'avait appelé à la très importante cure de la paroisse Notre-Dame de Versailles. Mgr de la Porte était le collaborateur de Mgr Gibier dans l'organisation du Denier du Culte et pour le développement des vocations sacerdotales."

Nous disons plus haut que le diocèse du Mans a fourni de nombreux missionnaires Oblats, à l'Ouest canadien; nous citerons tout particulièrement le vénérable Mgr Grandin, premier évêque de St-Albert, et Mgr Grouard, le vaillant et distingué évêque du Nord dont on a donné le propre nom à sa ville épiscopale, Grouard.

EN VISITE CHEZ M. ETIENNE LAMY

Suite de la page 1

fenêtre est ouverte sur des jardins, sur la Seine et la nuit. Il a pris sa place habituelle, devant la table étroite aux fins contours. Aux murs, peu d'ornements. A sa droite, à hauteur de ses yeux, un portrait vénéré, l'image maternelle. Derrière lui, brillant dans la pénombre, un petit Christ d'ivoire étend les bras. M. Lamy parle. Sa voix est restée, précise et sûre, celle qui dans le Parlement, il y a trente années, créa tant d'espérances. Fréquemment il sourit, et cette clarté, dans l'élégance un peu grave du visage, est d'un prix singulier. Le vaste front apparaît net de toute ride. Un peu de lassitude ennoblit les yeux, sans rien prendre au regard de sa netteté. Un peu de hâle aux traits rappelle la traversée récente.

"Sait-on bien, en France, quel drame émouvant, et si flatteur et touchant pour nous, se joue là-bas? Il ne s'agit pas de regretter un passé fini. Le Dominion s'accommode loyalement de l'habile et discrète domination anglaise. Ce que les Canadiens-français veulent garder et défendre, c'est la pureté de leur langue et l'intégrité de leur race. Lors du traité de Paris, ils étaient 60,000 "francs comme l'épée du roy". A présent ils sont trois millions. Beaucoup ont dû émigrer, ou se répandre dans les territoires non encore explorés. Dans cette séparation, et au milieu de l'afflux des Anglais, des Irlandais, des Américains, les souvenirs français ne risquaient-ils pas de s'émietter? Or ils y tiennent, à ces souvenirs. Ils en sont fiers. La France est pour eux un de ces portraits de famille qui font honneur aux murs d'une vieille demeure. Ils n'ont pas voulu que ce cher visage se défigurât. Ils ont décidé, à Québec, de solenniser leur fidélité. Et ce fut le congrès du parler français. Ils étaient des milliers. Certains, pour être là, avaient fait cinq jours et cinq nuits de voyage. Ils formaient le public le plus averti et le plus sensible. Je pouvais me croire en France et même en Picardie, à cause de l'accent que quelques-uns ont conservé, l'accent de Petit-Jean: "Ain jugo, l'an possé"... Ils m'ont parlé de notre pays avec tendresse et reconnaissance. Ils nous ont pardonné filialement."

Tendresse et reconnaissance. Admiration aussi. M. Etienne Lamy n'ajoute pas ce mot, qui risquerait de paraître, à cause des circonstances, une allusion à sa personne. Aux louanges, comme aux chances personnelles toujours il se déroba. Tandis qu'il continue de parler, tout en écoutant, et, soucieux de mon plaisir, en disant aussi rarement que possible un mot aussi bref que possible, je pense à sa vie. Elle est une longue fuite devant ce que les hommes ont coutume de poursuivre. Elle semble s'efforcer toujours, vainement, de décourager le sort. Que de fois!...

Comptons.

Dans les derniers temps de l'Empire la "Revue Moderne," aujourd'hui disparue, publia un long article sur le ministère Olivier. M. Eteinne Lamy en était l'auteur. Il n'avait pas atteint vingt-cinq ans ni fini ses études de droit. C'était son début de politique, et d'écrivain aussi, à un roman juvénile près. "Une cabale sous Louis XIII, qui, paraît-il, se souvenait exagérément des Trois Mousquetaires, et que certaines Petites nouvelles avaient donné en feuilleton. L'article de la "Revue Moderne" disait en substance: j'approuve les intentions libérales du gouvernement. Mais quelle collaboration peut-il attendre d'une chambre inféodée à l'absolutisme bonapartiste? Qu'il la dissolve. Avec les élus nouveaux il pourra travailler efficacement... Que de conseils autorisés, dans des "Revues Modernes", des jeunes gens ont donné ainsi aux gouvernants, sans que les gouvernants se soucient de l'autorité des jeunes gens! M. Emile Olivier, par hasard, lut l'article, écrivit à son conseilleur, le vit, s'étonna de sa jeunesse, et, apprenant le genre de ses études et leur fin prochaine, offrit au futur docteur en droit une place dans la magistrature. M. Etienne Lamy remercia et refusa. Il était républicain, comme il l'est resté. Il ne lui importait point que son interlocuteur, si bienveillant, fut le propre ministre de la justice... Après le 4 septembre, proposition analogue du garde des Sceaux républicain. S'il voulait, il serait procureur, tout de suite, dans une ville de Cour d'Appel. C'était acceptable, à vingt-cinq ans. Mais en écrivant sa thèse, en continuant de réfléchir sur sa conversation avec M. Emile Ollivier, M. Etienne Lamy avait décidément senti que le droit, aride et artificiel, ne le satisfaisait pas. Il remercia encore.

Quelques mois après, il était député. On sait le rôle qu'il a joué à cette Assemblée Nationale dont il écrit en ce moment l'histoire. Le rapport qu'il fit à vingt-sept ans sur le budget de la marine étonna également les amiraux et les parlementaires. Gambetta l'appelait "l'admirable enfant". Jules Simon aurait voulu qu'il fût son sous-secrétaire d'Etat. A trente-quatre ans, il était désigné pour le ministère de la marine. Une brillante et puissante carrière s'ouvrait devant lui. Des querelles religieuses le séparèrent brusquement de ses amis politiques. Il eut à choisir entre ses opinions et son siège. Il se leva.

Sa vie d'homme public était finie. On le savait résolu à ne plus rien solliciter du suffrage universel. M. de Freycinet, ministre des Affaires étrangères, qu'il avait récemment attaqué avec vigueur et talent, s'honora en lui faisant écrire: "Voulez-vous dans la diplomatie, continuer de servir le pays? Accepteriez-vous d'aller, avec le rang de ministre plénipotentiaire, nous représenter au Pérou, ou diriger notre consulat de Tripoli?..." Merci, dit M. Lamy. Cette avance le touchait. Elle lui promettait une prochaine ambassade. Mais d'autres idées étaient venues. Il avait recommencé de penser aux Lettres, que les premières, il avait aimées. Il songeait qu'en écrivant on peut servir aussi. Il le prouva bientôt. Après avoir lu dans la "Revue des Deux-Mondes," quelques pages non signées sur la "République en 1883," Taine déclara: "De qui est-ce? Si l'auteur n'est pas encore de l'Académie, je lui donne ma voix quand il la voudra et je fais campagne pour lui." Le suffrage et l'appui de Taine. On rapporta ce propos à M. Lamy. "Pas encore, répondit-il..."

Ne comptons plus.

"Je sais bien que j'ai été un maladroit, dit-il en riant. Tout cela n'est rien encore. Mais il y a la presse! Je n'ai jamais su la solliciter. Pour que les journalistes s'occupent des écrivains, il est bon que les écrivains s'occupent des journalistes. Que voulez-vous, je n'en ai point le goût. Vous avouerai-je que je ne lis pas toujours ce qu'on écrit sur moi. Au début de ma carrière, j'étais trop sensible à la fois aux louanges et aux critiques. J'ai cessé d'en prendre connaissance. Qu'il est commode de les ignorer, et, chez soi, tout seul, de faire de son mieux!"

Ceux qui connaissent un peu les moeurs littéraires trouveront, dans ce détachement, de quoi s'étonner.

Cependant, malgré tout, presque malgré lui, M. Etienne Lamy est illustre. Dans un temps où, en dépit des menues railleries courantes et des petites critiques traditionnelles, l'Institut se voit plus âprement convoité que jamais. Il est académicien. Il ajoute à l'éclat de ce titre, dont, à toutes les époques, beaucoup ont joui en parasites. Qu'il accueille un récipiendaire sous la coupole ou qu'il parle à Québec, au nom de ses confrères, ses discours sont des événements. C'est par des manifestations pareilles que l'Académie Française justifie son existence, s'égale à son histoire, assure sa pérennité. Il ne peut contester ces choses, nier ces faits. Il dit seulement: "La Providence a été bonne pour moi." Et il regrette qu'autour de lui la Providence soit négligée.

Que la France paraisse détachée du catholicisme, c'est sa grande plainte, c'est la seule tristesse qui trouble sa sérénité. Il ne se console pas de l'évolution qu'il a vue s'opérer dans nos moeurs publiques. Sa visite au Canada fidèle a renouvelé son chagrin. C'est que la religion pour lui est vraiment "le tout de l'homme". "Il n'y pas de bon sentiment, aime-t-il à dire, qui ne soit à base de catholicisme, ou tout au moins de christianisme. L'homme est fait pour le bonheur. Il ne le rencontre point dans les quelques années qu'il passe sur la terre. S'il ne l'espère pas ailleurs, comment, de toutes ses passions, de toutes ses forces tendues au paroxysme ne le chercherait-il pas ici-bas? Et nous savons où mène cette chasse, et que c'est le chasseur qui y devient bête féroce. L'amour, l'amitié, la bonté, la fidélité, le désintéressement, tout cela, c'est la religion. Celui, qui, sans religion, les pratique, est supérieur à sa propre doctrine. Mais qu'on puisse sans religion les pratiquer, c'est la rare, rare exception."

Dans la pénombre, derrière lui, brille le petit Christ d'ivoire.

"Pour un Français, quelle tristesse, quel regret de voir cette Fille aînée qui s'est changée en enfant prodigue! Ne vous semble-t-il pas qu'en manquant à sa religion elle a manqué à sa vocation historique, à son vrai destin? Je ne méconnais pas ses efforts réels, ses mérites certains. Mais il me semble qu'elle n'est plus la même. Je l'ai connue si vaillante, si courageuse, si diligente. Quelle place elle tenait au monde! Maintenant elle est comme ces vieilles femme qui s'assoient, inactives, sur le pas de leur porte, pour regarder passer les gens."

Dure parole, pour un jeune Français! J'ai protesté en souriant. Il a souri. Je sens bien, et il le sait, quelle chaude et virile tendresse vit sous cette amertume apparente. C'est lui qui a fait cette comparaison, en causant dans l'intimité. Si on l'avait faite devant lui, c'est lui qui aurait protesté. Il n'y a que les meilleurs Français pour brusquer ainsi la France. Assise un instant sur le pas de la porte, il songe quelles gens elle regarde passer. Ce sont, par exemple, les défilés qui, en ce juillet parisien, reviennent de Longchamps. Quelquefois, pour reposer ses regards des longues lignes bleues et rouges, magnifiquement monotone, elle lève les yeux, et ce qu'elle regarde passer, c'est la flotte aérienne. Elle tient un petit livre à la main. Un de ses doigts marque l'heure. Hier une main filiale l'a posé sur ses genoux. C'est le discours de Québec sur la "Langue française". Que vient-elle d'y lire? "Le français a été la langue de la conscience humaine. Tel est le secret magnifique de son autorité. Elle doit sa beauté suprême à la beauté de ce qu'elle exprime. La noblesse de sa fonction s'est réflétée dans la noblesse de sa forme. Le rayon de sa lumière intérieure a comme illuminé ses mots. L'idéal contenu par elle a été comme l'éther subtil que le ballon enferme et qui, sollicité par une force ascensionnelle, cherche dans les altitudes son équilibre et soulève avec lui son enveloppe. Et le genre humain, les voyant ensemble passer pardessus les frontières, lui a su gré de s'élever dans les profondeurs impartagées où monte et s'unit l'âme de tous."

La lectrice s'est arrêtée là. Dès que les aéroplanes auront passé elle reprendra, page 39. En attendant, elle sourit, et pense: "...A été la langue... A été comme l'éther..." Voilà des parfaits qui me font prévoir pour la fin, des restrictions. Quel dommage qu'il ne soit pas, qu'il ne puisse être tout à fait content de moi... Mais moi, de lui, je suis contente."